NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 1/4

Jahrlich acht Nummern. Preis Fmk 6 bei der Redaktion, Fmk 7: 50 durch die Buchhandlungen Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Wallensköld (V. Hamng. 5), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früher erschienener Hefte an den Schriftführer der Redaktion, Doz. O. J. Tallgren (Tehtaankatu 22), einzusenden.

XX. Jahrg.
1919

Zu Studî su la lirica siciliana del Duecento IV.[1]

9. *e s'altri m'adomanda ched agio eo,* | *eo non sò dir se non: merzé, per Deo!* Übersetzung: 'Und fragt mich ein anderer (= die dame), wie es mir geht . . .'. *Altri, altro* hat den Sinn von 'jemand' (vgl. frz. *comme disait l'autre* 'wie jemand sagte'), vgl. Rinaldo d'Aquino ed. Tallgren VI 38: *ked altrui ingannare è gran fallença* [Ubersetzung: 'désappointer l'autre (le serviteur)', besser 'jemanden betrügen'].

[1] [Neuphil. Mitteil. XVIII (1917), p. 93—112, série contenant l'édition critique de la chanson »Donna, eo languisco, e nessuna speranza» de Giacomo da Lentino, par M. Emil Öhmann et moi. — Quelques-uns des lecteurs de la Revue s'attendent peut-être à voir leur expliquer pourquoi il n'a pas paru d'extrait de cet article de la fin de 1917. Voici cette explication telle que j'ai cru devoir la publier au commencement d'un extrait daté le 10 juillet 1918 et ne contenant, lui, que la table des matières du fascicule et les pages en espagnol 143—156 de l'année XVIII (1917): — »*Deux articles et une ou deux analyses critiques étaient destinés à être publiés en extraits de* **Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphil. Verein in Helsingfors,** *année XVIII (1917), fascicule 5—8, qui a paru vers le nouvel an 1918. Une désastreuse guerre civile survenue en Finlande à la fin de janvier 1918 a amené, à côté d'autres conséquences plus funestes, la destruction partielle de l'imprimerie où se publiait cette Revue.*

Der Sinn ist offenbar der, dass der Dichter auch Fremden *merzé per Deo* antwortet, weil er diese Worte der Geliebten zuzurufen so gewohnt ist. Die Pikanterie liegt also gerade in dem *altri*, das nicht auf die Geliebte bezogen werden darf. Die Bemerkung im Kommentar »Dem Sinne nach steht *altri* wie *altrui* 48» [*in altrui fatte*] ist ebenfalls unrichtig, s. unten.

15. *tutesor*. Wenn dies = frz. *toutes heures* ist, so müsste es die urspr. temporale Bedeutung 'jederzeit' bewahrt haben, die afrz. *toutes heures* zugunsten der konzessiven 'toutefois' eingebüsst zu haben scheint (vgl. God. s. v. *heure*), aber nach Ausweis von *tostemps* 'immer' und 'trotzdem' und vor allem aprov. *tota ora* 'immer' besessen haben muss. *Tuttasora* ans Provenz. anzuknüpfen ist wohl misslich, da nur *tot(a) ora* bei Levy belegt ist. Dann ist es wohl Italianisierung der frz. Form. Vielleicht können wir aber auch mit konzessivem *tutesor* auskommen: 'dass obwohl ich um Gnade rufe [= ich mich erniedrige], ich in Euch, Herrin, ein erbarmungsvolles Herz fände'. Immerhin spricht 18 *se non tutte fiate* mit der nachträglichen Einschränkung der kühnen Bitte gegen diese Auffassung.

16. nach *donna* ist Beistrich zu setzen.

35. *per cosa c'omo facie si ricrede*. Der Herausgeber fragt sich: »Was heisst aber eigentlich die *cosa c'omo facie* v. 35? Der gnadenruf des menschen (so die übersetzung)?

Des émeutiers ont dispersé la plus grande partie des compositions qui attendaient d'être tirées en extraits; parmi celles-ci se trouvaient les quelques essais signés de mon nom dont on n'aura que le titre à la Table des matières reproduite ci-contre. Les pages qui suivent constituent tout ce qu'il m'est possible d'en offrir aujourd'hui en extrait. Pour demander le fascicule 5—8 de l'année de la Revue en question, s'adresser» — modification que j'introduis aujourd'hui — *»à moi personnellemeut, Tehtaank. 22 G, Helsinki, Finlande.*

Helsinki, le 10 juillet 1918.

O. J. Tallgren.»

L'absence d'extrait est un peu fâcheuse ici, notre article IV étant destiné à entrer comme partie constitutive dans un livre à pagination indépendante où je pensais réunir un jour les différents extraits de mes *Studî su la lirica siciliana* (collection à suivre). — O. J. Tallgren].

oder vielmehr irgend eine »tat« des menschen, die den löwen reizt oder gereizt hat?» Die Übersetzung lautet: 'wegen etwas, das der mensch tut (wenn ein mensch ihn um gnade anruft)'. Ich fasse 'was immer der Mensch tut' = 'bei der leisesten Bewegung des Menschen'. Der noch so gereizte Löwe wird sofort sanft.

43. das *provo* ist nicht mit 'prüfen', sondern 'erproben' zu übersetzen.

48. der um 2 Silben zu kurze Vers *in altrui fatte* wird durch vorangestelltes dreisilbiges *Giacomo* verlängert — hat der Herausgeber Belege für zweisilbiges, etwa französierendes *Giacomo*? V. 47/48 (*E perciò 'si combatte | in altrui fatte*) übersetzt der Herausg: 'Und deswegen sträubt sich nun Giacomo gegen das wesen und tun eines anderen (= seiner dame)'. Ich ergänze *meglio* und verstehe nun das Reflexiv *si combatte* besser: 'und deshalb [weil man bei der Dame keinen Erfolg gehabt hat] kämpft man besser in anderem Dienst und wenn man in [jenem] anderem siegt, in diesem [dem bei der Dame des Dichters] verliert man gewiss'. Das *egli* nimmt das *si* auf wie afrz. *il* ein *on*.

Zu Rinaldo (hinzuzufügen an der richtigen Stelle)[1].

VI 26/27 *c'altr' am dor potesse unque avenire. | per suo servire a grato, | de lo suo fin amore al meo paragio* 'à force de servir de bon gré'. Die Präposition *a* bei *grato* überrascht. Ich setze Beistrich nach *servire* und konstruiere *avenire a grato* = aprov. *venir en grat* 'plaire' (Levy): dass ein anderer Liebender je durch seinen Dienst mit seiner Liebeskunst gleich mir zum Wohlgefallen [der Dame] gelangen könnte'.

IV 14 Bertoni *Arch. rom.* I 286 will statt *c'amor conosca il male c'altrui inframá* lesen *c'on om*: »'chi ama falsamente non pensa che tutti possano conoscere il male d'amore', che,

[1] [Cette contribution de M. Spitzer étant arrivée trop tard pour être incorporée à l'endroit correspondant de son article précédent (Neuphil. Mitteil. XIX-1918, p. 6-9), je dois me limiter à la reproduire ici. — O. J. Tallgren].

cioè, il suo male possa diventare oggetto della maldicenza dei refendarî» — aber dieser Gedanke passt nicht in den Zusammenhang: es ist vorher und nachher vom schlechten Liebenden die Rede, der den Schmerz, den mit wahrer Liebe unzertrennlichen, nicht ertragen will.

Leo Spitzer.

Réplique à M. Leo Spitzer,

à propos de *Neuphil. Mitteil.* XIX (1918) p. 6—9 et XX (1919), p. 1—3.

Debout sur une hauteur, nous voyons s'étaler là-bas le clair-obscur d'un paysage inaccessible qui est le passé médiéval. Nous observons ce paysage, afin de le décrire, à l'aide des instruments de la critique moderne. Or, la juste mise au point d'un puissant instrument d'optique doit différer selon la vue personnelle, surtout en présence de certains objets et de certains éclairages capables de produire des effets d'irradiation. Vous opérez là de ces corrections personnelles de mise au point; ce que je me propose, c'est de la corriger à mon tour afin d'obtenir, pour quelques-uns de ces détails d'observation difficile, une netteté d'images encore supérieure à mes yeux. A en juger par des expériences personnelles, le plaisir de ces observations n'en fera qu'accroître.

Pour **Rinaldo d'Aquino,** chanson I, il paraît que nous sommes bien sérieusement en désaccord. La création du XIII^{e} siècle que nous étudions change bizarrement d'aspect suivant qu'on la regarde à votre point de vue ou au mien. Constatation décourageante, mais qui n'est peut-être pas destinée à rester définitive. La chanson nous intéresse vivement, et nous tenons beaucoup à en résoudre le problème d'une façon plus satisfaisante que cela. — Le point de controverse le plus grave est constitué par le vers 24. Vous songez à

la possibilité d'accepter le texte traditionnel (»vielleicht ist *continente* = 'aussitôt' zu fassen, wie im Aprov.» — cela veut bien dire que vous préférez le *ncontanente* du ms.; cf. le commencement de ma note au v. 24); ce texte-là, j'avais cru devoir le modifier légèrement pour aboutir à une vue d'ensemble toute différente et qui me semblait mieux remplir les exigences de netteté et de conséquence. Ce que je regrette aujourd'hui, c'est d'avoir un peu hésité en 1917; aujourd'hui, je formulerai les mêmes idées d'une façon plus péremptoire et plus tranchante. Je persiste à les trouver bonnes, et j'y tiens plus qu'en 1917.

Il importe, somme toute, puisque nous y sommes encore une fois, de refaire, sur les quelques données dégagées de la copie conservée de sa chanson, l'image de cet amant triste qui nous intéresse, la situation d'où jaillissait jadis son monologue. A peine a-t-il, dites-vous, à peine a-t-il chanté les beautés de sa dame lointaine sans merci, qu'il retombe dans la réalité inclémente et se sent éloigné de la joie, si bien qu'il est hanté par la vision de l'Espoir venant d'abord comme pour le consoler, mais se transformant ensuite en une raillerie, »car il est bien loin et ignore quand le retour pourrait lui être accordé» A mes yeux, l'image se présente un peu moins sombre pour le détail dont il s'agit: comme je le disais en 1917, je vois ici l'homme parlant de sa fidélité, de la durée déjà si longue de l'exil qu'il a supporté, et se laissant aller à concevoir à cette pensée, après tout, un peu d'espoir et à se réjouir, se disant que le retour pourrait bien, qui sait?, lui être accordé déjà sans trop de délai.

La diversité de ces vues (dont l'une ou l'autre me semble bien devoir être admise comme la bonne) dépend en dernier lieu, je le disais déjà, de la façon dont nous envisageons le mot du ms. *ncontanente*, où nous voyons, vous un 'sofort' et moi un 'continuellement, sans interruption'. Ces deux idées sont du reste assez voisines l'une de l'autre: je me permets de rappeler le fait connu que concerne Neuphil. Mitteil. XVIII (1917), p. 115, n:o 5 (continuité promptitude); de sorte que,

somme toute, il n'est peut-être même pas nécessaire d'opérer avec une conjecture proprement dite, comme l'était celle de 1917, pour aboutir à une interprétation comme la mienne. Je considère donc le mot en question comme permettant sans effort l'une et l'autre des deux interprétations. Dans ces conditions, ce sont les raisons de contexte qui gagnent en importance et c'est sur elles que doit être effectuée la mise au point définitive.

Ce serait abuser de la place mise à notre disposition que de prétendre réimprimer ici le contexte tout entier, la traduction de toute la chanson. Ce que je dois faire, c'est d'en reproduire le passage précis qui nous occupe (vers 24—28) dans les deux traductions respectives, la vôtre et la mienne, de renvoyer à mon résumé de 1917 (Rinaldo, p. 39 = tome des *Mémoires* VI, p. 209) et de prier le lecteur de bien vouloir projeter sur le fond de ce résumé les deux traductions rivales.

Vous traduisez: '[24]Und da ich sofort [nachdem ich ihr Gesicht dichterisch geschaut habe, durch den Rückfall in die nüchterne Wirklichkeit] [25]von der Freude entfernt bin, [26]kommt mir Hoffnung und wird zu Hohn [1], [27]weil ich fern bin [28]und nicht weiss, wann ich zurückkehren kann'.

Ma traduction: '[24]Et puisque je reste continuellement éloigné de chez la Joie (= Et puisque je vis dans un exil continu, ininterrompu), [voici que déjà] l'espoir [26]me vient et se transforme ensuite en [rien moins que] délices, [27]car je suis demeuré [autrefois] [[26]en délices, c. à d. près de ma dame] [27]et ne sais le moment où je pourrai [déjà] avoir la permission du retour'.

L'optimisme momentané de ces lignes-là fait bien dans le contexte (voir mon résume de 1917) et, pour le mettre en relief, je ne crois pas avoir forcé la leçon. Aucune autre conjecture ne me paraît remplir ces deux conditions essentielles. — S'il y a effet d'irradiation, des discussions ultérieures seront

[1] »*diletanza* . . . höhnisch als 'Spott' (im Sinn von ital. *dileggiare*)» ne me convainc pas.

bien faites pour le constater et pour y remédier. Il faut que nous trouvions le moyen de nous mettre d'accord, si non sur la mise au point de l'instrument braqué, du moins sur l'interprétation ou l'analyse du spectacle observé. Sans quoi on viendrait nous dire que nos efforts d'érudits sont d'une valeur assez mince.

Rinaldo II 51. — Merci du renvoi! — Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette question de morphologie romane.

Rin. IV 10. — Je vous donne raison. Votre façon de voir simplifie l'interprétation sans comporter d'inconvénients.

Rin. IV 17 suiv. — Vous vous trouvez d'accord avec M. Jeanroy: tous les deux, vous préférez rejoindre les deux vers 17 et 19, séparés dans mon édition par le point final du vers 18. Je m'en tenais dans mon édition (1917) aux explications de *Neuphil. Mitteil.* XVII (1915), p. 165: '[17]car ce (l'amour) n'est pas une joie qui se vende à crédit *(cioè chi aspira alla gioia, dev'esser pronto a comperarla »a contanti», a pagarne il prezzo anticipato in sofferenze)* [18]ni (qui se vende) au prix des peines qu'[aurait] ressent[ies] un autre *(cioè, proprio a chi ha sofferto spetta la ricompensa, la »gioia»; non ad altri. Sapendo questo, dunque, e forzando un poco la logica, lui che tanto ha sofferto, ne conchiude che deve pur avere diritto ad essa gioia lui, proprio lui).* [19] Il ne ment point' etc. Tous les deux, vous préférez: '. . . [18]und trotz aller Qualen, die der andere [der Liebende] spürt, [19]täuscht sie [die Liebe] ihre [wahren] Anhänger nicht', '[18]et quelle que soit la douleur de l'amant, [19]Amour ne manque pas'. Voilà une différence de vues assez tranchée; là, l'image d'un amant argumentant sur l'idée fondamentale du dogme de la rédemption (»au prix des peines qu'aurait ressenties un autre»); ici, l'amant parlant simplement de sa douleur à lui. C'est ce dernier que vous croyez conforme aux intentions du poète; j'ai préféré l'autre.

Aujourd'hui, je change d'avis. M. Jeanroy et vous, vous obtenez une netteté plus satisfaisante. '[18]Et, toutes accablantes que soient les souffrances de l'autre (d'un amant donné),

Amour [19](ne ment point) ne manque point à ceux qui sont à lui, [20]non, il leur donne de la joie' — cette traduction définitive offre, outre l'avantage d'un rapport intrinsèque plus vraisemblable avec le reste de la chanson, encore l'avantage de prendre le mot *altrui* dans ce sens affaibli et diffus qu'on lui connaît ailleurs et que vous rendez par 'jemand' dans Giacomo 9 (v. ci-dessous). Si j'ai tant persisté à maintenir mon idée de 1915, cela tient, pour une grande partie, à certains scrupules que j'avais conçus pour admettre, non seulement cet *altrui* affaibli [1], mais encore la tournure *per forza di* dans une phrase négative. Aujourd'hui, je crois voir dans ces scrupules un simple effet d'irradiation. On peut notamment considérer *Né per forza di pene non mente* comme justifié par des tournures telles que *per quanto gridasse, non mi rispose nessuno*; *per studiarvi che facesse, non poté intenderlo*: donc, à travers un »*Né mente Amore ai suoi, per quanto patisca uno, un certo uomo*», esp. »*por fuertes que sean las penas que padece uno*». — Certes, j'avoue ne pas avoir sous les yeux tous les éléments nécessaires pour conduire une argumentation concluante. Si la mise au point ne peut être faite avec toute la netteté obtenue ailleurs, c'est parce que les points de comparaison qui pourraient se trouver dans la langue des autres rimeurs siciliens n'ont pas encore été relevés et étudiés.

Rin. V 27. — Je suis content de constater qu'ici comme généralement ailleurs, vous approuvez sans discussion mes

---

[1] D'après l'interprétation de l'édition critique, reproduite ci-dessus, le v. 18 ne ferait qu'une espèce d'écho affaibli, mais prolongé, du 17, comme si le poète s'était complu à souligner et à approfondir en passant un simple détail de son inspiration; détail peu essentiel, sous cette forme, à l'idée d'ensemble qu'exprime la strophe. Les souffrances sont nécessaires, inéluctables; sans elles, point de joie d'amour; encore faut-il que ces souffrances soient anticipées et personnelles de toutes pièces; à ces conditions, Amour remplira sa grande promesse. Or, comme je le disais, cette façon d'exprimer l'idée de personalité absolue aurait ceci d'un peu inattendu qu'elle comporterait l'introduction momentanée d'une troisième personne hypothétique *(altrui)* envisagée, par une espèce de prolepse, comme subissant déjà réellement *(sente)* la corvée des souffrances.

conjectures, dans le domaine de la critique textuelle; c'est à quoi je tiens positivement. — Il ne s'agit ici que d'une insignifiante question de sens: *pilglia per talento* équivaut-il bien à 'il reçoit de bon gré' (ma traduction) ou à 'er fasst . . . als Mitleid auf'? Comme contexte, les deux choses vont passablement bien. Pour décider, il faudrait posséder, toute faite, une étude sur l'emploi du mot *talento*, chez nos rimeurs. En attendant, je préfèrerais une attitude de prudente réserve.

Rin. VI 9. — Je ne m'oppose pas à le croire. En 1917, c'est par la forme d'un conditionnel que j'énonçais la même vraisemblance. J'ajoute toutefois qu'un *servire* servītor paraît être attesté chez un autre des rimeurs de notre École, Rugieri d'Amici, chanson »*Sovente Amore n'a richuto manti*», couplet 3 (Libro de varie romanze volgare = Cod. Vat. 3793, a cura di F. Egidi . . ., p. 25; Canz. Palat., éd. Propugnatore, N. S., XIV II, p. 87, n:o 57):

Ricco mi tegno sovr' ogn' altro amante;
A tal signore pres' agio a servire
Da cui largheça e gioia par che vene.
E no mi trago arrieri, ma pur anti,
Perk'io li poss' a tuctora piacere,
cioè l'Amor ke n sua bailìa mi tene,
E non mi lassa e tenmi in gioi e m bene
e per leal servire;
che mia donna vol le serva im possança
e non mi deia di ben-far partire.

Rin. VI 26, 27 (voir ci-dessus, p. 3). — Vous êtes surpris de la préposition dans *a grato*. Pourquoi ne dites-vous rien à propos de cette même tournure *a grato* que vous trouvez dans Rin. VIII 13? Ce *servire a grato* se rencontre souvent et signifie, comme ici et là, 'servir de bon gré'. — Il y a en outre toute une série d'arguments qui empêchent de vous suivre; mais étant donné l'objection péremptoire ci-dessus, je n'ai plus besoin d'insister.

Rin. VI 32 suiv. — C'est peut-être le plus sérieux, le plus grave des cas de controverse. Vu ce que vous me dites

là, vais-je lâcher prise ou tiendrai-je ferme? Question capitale; car la poésie change radicalement d'aspect suivant qu'on accepte ceci ou cela. — Je tiendrai ferme, sans donner raison à mon compagnon de travail; et voici mes arguments.

Vous avez raison d'ouvrir la campagne par une attaque sur les points faibles de mon Commentaire de 1917. Car ce Commentaire offrait bien quelques brèches, il invitait à l'attaque. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir présenté mes découvertes avec un peu plus de fermeté, sur un ton un peu plus rassuré. Mes arguments étaient meilleurs que je n'osais me les figurer. J'aurai à démontrer tout d'abord, par conséquent, que les brèches qui ont attiré l'ennemi sont plus apparentes que réelles, à y regarder de près.

Vous me reprochez de ne pas avoir expliqué »wieso *ritenere* = 'refuser' bedeuten soll». Oui, j'eusse dû me justifier; or, pour le faire aujourd'hui, voici ce *ritenere* = 'refuser', trouvé tout fait chez Rigutini e Fanfani, *Novo Vocabolario della lingua italiana parlata*: »*Ritenere . . . alcuna cosa altrui* vale 'tenerla presso di sè per alcun uso che se ne voglia fare' . . . *Ritenere la paga* o *parte della paga ad uno*, vale 'non dargliela, a fine per lo più di prendere ciò che si avanza dalla persona, a cui la paga è dovuta'». — Vous me demandez encore »wieso *in servidore* '*à* un serviteur' bedeuten soll». D'abord, le *in* du *Palat.* n'a rien d'inévitable, le *a* du *Vatic.* ayant les mêmes titres; et je l'ai dit au Commentaire. Ensuite, même *in* pourrait avoir quelques chances d'être justifié en présence d'un certain nombre de tournures analogues ou peu différentes comme: *in voi spero, avenente | k'eo non sarò perdente* »Uno disio d'amore sovente»$_5$ 'j'espère ne pas essuyer de pertes »en» vous', 'dans mes rapports avec vous (en vous servant)'; *madonna, in voi nonn aquistai gran preio* »Donna, eo languisco, e nessuna speranza»$_5$ (Neuphil. Mitteil. XVIII-1917, p. 100, vers 45) 'Herrin, bei euch habe ich keine hohe würde errungen', proprement 'par rapport à vous'. Pour le *in servidore* du *Palat.*, je prendrais pour point de départ, par conséquent, l'idée de 'Amour a refusé son don,

en a fait détention »en» un serviteur, envers lui'; — mais si cela semblait inadmissible comme argument à l'appui, rien n'empêcherait pour sûr de prévenir toute objection en rejetant ce *in*, puisque *a* est offert par l'autre ms., qui n'est pas inférieur au *Palat.* quant aux variantes de leçon. — Vous m'objectez de plus, et en premiere ligne, de ne pas avoir réussi à bien justifier le prétérit *à avitenuto*. Cela est vrai, pour ce qui concerne ma mauvaise réussite d'alors. Le prétérit italien est aussi bien concevable, je trouve, que l'est le passé indéfini de la traduction ci-dessus: dire qu'Amour a refusé, a fait détention de son don envers un homme qui veut obtenir un second don, c'est dire qu'Amour le lui refuse: l'homme veut l'avoir pour son compte, Amour l'a mis de côté — on voit que je parle là du prétérit d'une action momentanée et non, comme en 1917, d'une action durative. La situation n'en devient que beaucoup plus claire. Et, sans risquer d'être mal compris, je pourrai bien ajouter qu'il serait également légitime de placer dans la traduction, au lieu d'un *refuse* duratif, un *a refusé* momentané. En 1917, je rendais la chose plus embarrassante qu'elle ne l'est.

J'ai passé en revue vos trois objections, et je crois m'être suffisamment justifié. — Il me reste à vous démontrer en outre que l'interprétation proposée se heurte, elle, à des difficultés qui la compromettent sérieusement.

Lire (v. 34) *un servidore* parce que telle est la leçon du ms. *C*, c'est oublier que ce *un* tardif a toutes les chances d'être dû, précisément, à un copiste qui aurait compris comme vous: »la donna à ricevuto (= ritenuto) un servidore», 'eine Frau hat einen Diener angenommen'. C'est oublier en outre que les variantes *a* et *in* de *V* et de *P*, manuscrits vénérables beaucoup plus vieux que *C*, devraient être expliquées génétiquement pour pouvoir être rejetées. Il eût fallu en expliquer la genèse, dis-je; telle est une des exigences principales de la méthode critique qui, admise et appliquée à travers tout mon Rinaldo, doit être considérée comme la seule légitime ici; or, ni vous ni aucun de vos prédécesseurs n'avez

même essayé cette explication génétique servant de prolepse.

Voici ce que j'ai à objecter en outre. Prétendre traduire: 'wenn eine Frau . . . angenommen hat und dabei einen anderen Liebhaber nehmen will', c'est forcer le relatif *c'* du vers 34. Il m'est inutile d'en dire plus long, cela saute aux yeux. Et j'en arrive par là-même à ce que j'appellerai mon attaque troisième: attaque motivée par l'ordre des mots dans 34 et par la présence de *c'*, points qu'on voit se dessiner sous un jour suffisamment clair dans mon interprétation, mais qui déparent irrémédiablement l'image de l'interprétation traditionnelle que je critique. — Mon argument quatrième et principal est celui du contexte de la poésie entière. Je me demande comment il se fait que vous ayez négligé de rendre compte de ce contexte, comme l'ont négligé vos devanciers. Comme je l'ai relevé en 1917, je n'ai pu comprendre alors quelle serait la place d'un amant rival au milieu d'une conception poétique comme celle dont il s'agit. Je ne puis toujours pas le comprendre. Sans vous préoccuper de cette difficulté, vous parlez de la restitution d'un »geläufiger Gedanke der Minnedichtung»; or, il y a de ces lieux communs qui ont été, je ne dirai pas restitués (hergestellt), mais introduits par des critiques du XIII^e^ siècle ou du nôtre, par suite d'un malentendu et d'une velléité de corriger. Lisez la strophe III en y appliquant la traduction allemande et dites-moi, de grâce, la façon dont vous concevez et motivez cette comparution d'un amant rival. A mes yeux, il fait une entrée et une sortie qui n'ont aucun rapport avec l'attitude d'un poète qu'Amore »a commencé à récompenser» (48) et qui demande à »en venir à bout, comme le doit quiconque commence si bien» (51 suiv.). Lisez ensuite la même strophe comme je la conçois:

'. . . Or, tout renom venant d'Amour vaut bien peu de chose là où il (Amour) refuse son don à un serviteur, qui en veut obtenir un second. Car la loi d'amour ne consent point que ce soit un mérite pour la dame de refuser plus

d'un don [elle peut refuser le premier don demandé; celui-ci une fois accordé, elle doit se montrer large]. C'est que désappointer l'autre (quelqu'un) est un grand tort, selon mon avis. Celle qui congédie de son service un homme qui y est longtemps resté sans manquer, exerce mal son autorité seigneuriale'. — C'est sur quoi se base en partie la bonne espérance et la joie du poète, qui a obtenu, lui, le premier don de sa dame.

Je disais qu'accepter successivement la vue qui est la vôtre (égale à celle de nos devanciers) et ma vue à moi, c'est assister à une transformation très profonde de la chanson envisagée comme un fait d'histoire littéraire. Là, une rimaille ordinaire parée on plutôt déparée d'un lieu commun détaché qui du reste, pour n'en dire pas davantage, serait mal tourné comme fait d'expression; ici, un tout esthétique, une production sensiblement homogène.

Et, comme je l'ai relevé en 1917, le point critique autour duquel pivote toute cette controverse, c'est la question de lire au vers 33, plutôt *donn' à* (*donna à*) que *don' à* (*dono à*), ou inversement. Jusqu'à nouvel ordre, j'aurais mauvaise grâce à abandonner ce *dono à*, trouvaille dont j'espère même avoir mis en relief aujourd'hui l'utilité et la beauté littéraire. — J'attends avec impatience que vous accordiez votre adhésion à cette conjecture.

Rin. VII 21. — D'accord. Merci! Vous remettez les choses à leur place. Merci aussi au nom de Rinaldo d'Aquino!

Rin. VIII 49 *V.* — D'accord également.

Rin. IX 4. — J'annote cela et je vous remercie.

Rin. X 24. — C'est précisément ce que j'ai voulu. Le »désaccord» est intentionnel. Je déclare ne pas être partisan de l'idée que ces traductions à l'adresse de professionnels doivent être mathématiques, aucun homme de lettres ne s'exprimant, même de nos jours, de façon à permettre partout une traduction »exacte». Une vacillation d'interprète ne peut-elle pas se traduire, le cas échéant, par une de ces

légères divergences entre les différentes parties constitutives de son œuvre d'interprète?

Rin. XI 7. — Oui, peut-être.

Rin. XI 11. — Je ne crois pas que *spera* VII 32 puisse être pris dans le sens de 'Spiegel'. La préposition *n* qui précède, et que vous avez évidemment songé à rendre comme régissant ce *spera*, de façon à obtenir un »'dans son miroir'», se rapporte à l'infinitif *vedere*. — Pour le reste, votre idée serait peut-être bonne, à cette condition toutefois qu'on parvînt à s'expliquer la genèse du mot *a* qui ouvre le vers dans I_1. Pourquoi donc mon interprétation ne vous plaît-elle pas? Avant d'avoir quelque éclaircissement là-dessus, je ne vous décernerai par le εὕρηκας. —

J'en arrive aux remarques que vous publiez ci-dessus (p. 1 suiv), à propos de mes *Studî su la lirica siciliana del Duecento IV*, que je citerai par l'abréviation du nom de **Giacomo da Lentino.**[1]

Giac. 9. — Mais sans doute! C'est une bonne découverte que vous faites là, quant à *altri*.

Giac. 15. — Ainsi, rattachons la forme *tuttasora*, elle aussi par conséquent, non au provençal, mais au français, et considérons ces deux *a* comme dûs à une adaptation erronée à l'italien.

Giac. 16. — Faute d'impression.

Giac. 35. — Etant donné l'expression *per merzé* dans le vers 37, que nous rendons par 'wegen des gnadenrufes', il est peut-être plus prudent après tout de s'en tenir ici à la traduction de l'édition. Votre expression 'Bei der leisesten Bewegung des Menschen' ne paraît pas s'appliquer avec autant de perfection que le fait l'idée éditoriale ('um gnade anrufen') à la situation où déclare se trouver ce crieur de merci. Il veut qu'on soit frappé par la ressemblance des

[1] En l'absence momentanée de M. Öhmann, mon collaborateur pour les *Studî su la lirica siciliana IV*, je réponds tout seul même de la présente partie de ma *Réplique*.

deux situations: la sienne, et celle du bonhomme qui se voit réduit à la merci du lion en colère.

Giac. 48. — Votre question »hat der Herausgeber Belege . . .?» est sans objet: vous n'avez pas fait attention à la synalèphe réunissant en une seule les deux »syllabes» *-mo* et *in*. C'est ce qui rend caduque votre conjecture *meglio* et par là toute votre interprétation! Du reste, même abstraction faite du témoignage du mètre, votre conjecture manque de fondement; vous ne dites rien là qui puisse rendre bien suspecte la conjecture du mot *Giacomo* à suppléer.

O. J. Tallgren.

Publicaciones españolas faltas de esmero.

Experimentan dolor y pena del alma los amigos de España en ver ciertos libros que, primorosos sí tal vez y hasta de exquisito gusto en cuanto a la presentación material, contienen obras literarias españolas publicadas sin el esmero debido.

Ahí va, por ejemplo, una *Antología de los mejores Poetas Castellanos,* con *Introducción y Comentarios de Rafael Mesa y López,* que confiada en las alas de la nombradía de la casa Nélson extiende su vuelo hasta los mostradores más periféricos de la librería mundial, llegando a ser vendida, por ejemplo, en la capital de Finlandia, en cierto número de ejemplares. Es éste un libro bonito que, de haber sido publicado con debido cuidado, hubiera de halagar y de alimentar ciertas predilecciones y cariños que encaminan a una parte del público comprador, hacia lo italiano y, señaladamente, hacia lo español. Por experiencia propia, conozco algo a ese público y puedo asegurar que si da gusto enseñarle los libros que realmente valen y honran el nombre de España, satisface poco ver andarle entre manos esos voluminitos que abundan en faltas elementales de silabeo y de puntuación.

Recuerde el alma adormida,

este octonario inicial de las célebres Coplas de Manrique lo estropea así el señor Mesa: »*Recuerde el alma dolorida*». Tiene este señor el empeño, loable cierto de por sí, de respetar en lo rimado la antigua grafía de las *f* iniciales, para evitar cacofonías por hiato como »*que hechos famosos*», seis sílabas que él estampa debidamente bajo esta forma: *que fechos famosos*; ahora bien, con proclamar altamente la conveniencia de este método, llega a estampar a tontas y a locas, en medio de los versos de 7 sílabas de una Oda de Lope de Vega, »*al mar de facer corales, al alba de facer perlas*; sin reparar en lo amétrico de la »introducción» de estas dos *ff* (p. 352).

Si tal acaece con libros como los de la serie Nélson, que llevan puntos y ribetes de pertenecer a cierta jerarquía, hermanando el aseo tipográfico con una apariencia de relativo esmero editorial, ¿qué diremos de tantas más Antologías modestas extrangeras o nacionales, que careciendo de los atractivos halagueños de esta especie presentan desde luego, franca y sinceramente, todas las cualidades de lo descuidado? Asombra, duele y da vergüenza tener delante, por ejemplo, un tomito interesante, incluído en una económica *Biblioteca del siglo XIX*, titulado »*Tesoro de autores ilustres de todas las épocas y naciones. Poetas castellanos del siglo XIX*» (Barcelona, 1889). No puede haber obra que esté peor ejecutada, con errores de imprenta, de metro, de puntuación que parecen increíbles; y es lástima, porque como selección literaria de »poetas castellanos del s. XIX» este pecador de librito parece bastante representativo y atinado. Y no se me diga que por media peseta no vale la pena poner de venta libros buenos; pues al menos en otros países hay gente persuadida de que las publicaciones baratas son las que más cuidados reclaman, precisamente por andar destinadas a ser leídas por muchos. Digo mal: pues ¡la misma España es la que el mejor argumento en mi favor ofrece con sus recientes productos admirables cual la serie de los *Clási-*

cos castellanos (*ediciones de »La Lectura«*. Madrid), maravilla y joya libreril que se vende, así y todo, por solos doce reales el tomo!

Ahora bien, es fatal que hasta en series de peso y valor sumos como la *Bibliotheca romanica* de Estrasburgo (Heitz), lleven mala sombra los números españoles. Sin titubear, debo cualificar de mal hecha la edición de *Don Quijote* que sale en esta serie, munida de una Introducción en castellano, por Wolfgang von Wurzbach. Menudean las faltas, especialmente las de división en renglones y otras que patentizan la incompetencia elemental de la persona o las personas que leyeron las pruebas; tarea importante que no es mucho pedir fuese confiada a Españoles, y a Españoles cultos. El texto »en castellano» que llevan las cubiertas y hasta la portada de este libro constituye una verdadera afrenta. Otro tanto se diga, poco más o menos, de *La vida es sueño* [SUENO, reza la tapa en tela bermeja], sin excluir la Introducción en castellano de G. G[röber] [1].

En punto a diccionarios, hay que censurar uno nuevo que casualmente conozco, el *Francés-español y español-francés* que salió en 1912 en París (de la casa editorial Garnier hermanos), luciendo en la portada, además del nombre de Vicente Salvá, una indicación inexacta que reza: »Edición cuidadosamente revisada». Es ésta una de tantas obras adocenadas que, ejecutadas a lo ligero, es de lamentar se difundan fatalmente, a pesar de sus cualidades negativas, gracias a lo baratas. Para llevarla a cabo, ¡ojalá encontrase la casa Garnier a algún colaborador que le prestase servicios positivos! Publicó ésta hace pocos años, otro diccionario manual bilingüe, el italiano-francés y francés-italiano de A. Lacombe y P. Rouède, obra excelente, sobretodo por el abundanté caudal fraseológico que encierra, pero también desde otros puntos de vista. ¡ Ojalá le igualase

[1] No todas las publicaciones españolas de la *Bibliotheca romanica* muestran semejantes imperfecciones: distínguese ventajosamente, por ejemplo, el *Lazarillo de Tormes* del eminente hispanista italiano Luigi Sorrento.

la obra española, desde lejos siquiera! Al prepararse ésta última, ¿por dónde andaría la mano de un Toro y Gisbert, colaborador excelente de otra casa parisiense, la Librería Larousse?

A ver si hoy día y en lo sucesivo, dado el vigoroso y persistente renacimiento de la filología española nacional, todavía seguiremos bregando con semejantes infortunios de la producción libreril española. Es de esperar que ya no tardará en haber mejora.

O. J. Tallgren.

Miszelle.

Lat. *ā* = got. *ō*; lat. *ŏ* = got. *ă*.

Kluge (Urgermanisch[3] s. 33,[1] wo auch näheres über andere deutungsversuche) hat die vermutung ausgesprochen, dass got. *Rûmôneis* = lat. Rōmāni, ahd. *Tuonouwa* = lat. Dānubius, ahd. *bruoh* = lat. brāca, ahd. *Buohhunna* = lat. (Silva) Bācensis sich wahrscheinlich durch keltische vermittlung erklären lassen. Diese vermutung scheint durchaus das richtige zu treffen.

Zuerst ist zu bemerken, das die annahme keltischer vermittlung hinsichtlich älterer lateinischer lehnworte keineswegs als etwa zu gewagt bezeichnet werden darf; im gegenteil zeigen die ausführungen Much's (PBB XVII, ss. 1— u. bes. 33—), dass keltische vermittlung wohl ziemlich oft anzunehmen ist.

In den oben genannten fällen lassen sich lautliche tatsachen heranziehen, die für Kluge's annahme sprechen. Pedersen (Kelt. gramm. I, ss. 202—) bemerkt, dass lat. *ā* in den ältesten lat. lehnworten im keltischen als *ā* auftritt, in einer jüngeren schicht aber als *ō*, um dann wieder in der jüngsten schicht ein *ā* zu ergeben. Nun liegt die annahme nahe, dass dieser übergang von *ā* > *ō* bereits vollzogen oder doch jeden-

[1] In den früheren auflagen wird keine erklärung gegeben.

falls als neigung vorhanden war, als die betr. worte aus dem kelt. ins germ. entlehnt wurden, durch welche annahme das germ. *ō* = lat. *ā* erklärt wäre.

In diesem Zusammenhang ist noch got. *alew* = lat. olivum zu erwähnen. Nach einer vermutung Much's (PBB ss. 33—) beruht die got. form auf kelt. **olewon* ⟨ lat. **oleiwom*; die germ. grundform wäre **olēwo(n)*, später **alēwa(n)*. Der annahme Much's stimmt Solmsen (IF V, ss. 344—) bei, hebt aber hervor, dass das *ē* der zweiten silbe nicht erst in kelt., sondern schon in lat. lautverhältnissen begründet ist; der übergang von *ei* ⟩ *ē* ist tatsächlich beiden sprachen gemeinsam. Den übergang des anlautenden lat. *ŏ* ⟩ *ă* erachten die genannten forscher nicht einer erklärung nötig. Nun bemerkt Pedersen (ibid. s. 195), dass lat. *ŏ* in mehreren fällen in lat. lehnworten im kelt. *ă* ergibt. Dieses macht es wahrscheinlich, dass got. *alew* in nächster linie auf ein kelt. **alewon* ⟨ lat. **olewom* bzw. **oleiwom* zurückgeht.

Emil Öhmann.

Besprechungen.

B. F. Godenhjelm, Deutsch-Finnisches Wörterbuch. Zweite, umgearbeitete Auflage (= Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Toimituksia). 2 Bände. 1745 S. Helsingfors 1906—1916.

Die erste Auflage dieses Wörterbuchs, die bereits im Jahre 1873 erschien, war für die damalige Zeit eine recht bedeutende Leistung. Der Verfasser, welcher die finnische und deutsche Sprache gut beherrschte, war einer von den wenigen, die damals die nötigen Voraussetzungen für eine derartige Arbeit besassen, und mit grosser Sorgfalt und unermüdlichem Fleiss brachte er binnen acht Jahren das Werk zum Abschluss. Das Wörterbuch von Godenhjelm hat in den finnischen Schulen wie im finnischen Kulturleben überhaupt erhebliche Dienste geleistet. Es blieb bis in die allerletzte Zeit das einzige deutsch-finnische Wörterbuch von grösserem Umfang; seit den 90 er Jahren ist es jedoch von dem Taschenlexikon von Hauvonen vielfach verdrängt worden.

Die schnelle Entwicklung, welche die finnische und teilweise auch die deutsche Schriftsprache in den letzten Jahrzehnten des vergangenen Jahrhunderts durchgemacht hatte, veranlasste die Finnische Literaturgesellschaft eine neue Auflage des veralteten Wörterbuchs zu besorgen. Mit jugendlichem Eifer griff Godenhjelm die Arbeit an, und im Jahre 1906 erschien der erste Band des umfangreichen Lexikons. Aber den Abschluss seines Werkes durfte der Verfasser nicht erleben. Nach seinem Tode (im Jahre 1912) übernahm Doktor Rosendahl die Fortsetzung des Wörterbuchs, das bis zum Worte *umkleiden* gedruckt war und bis zum Worte *unerratbar* als druckfertiges Manuskript vorlag. Im Jahre 1916 erschien endlich der zweite Band.

Im Vergleich mit der alten Auflage von 1873 ist die umgearbeitete ein vollständig neues Buch. Nicht allein die typographische Ausstattung ist eine ganz andere geworden, auch die Umarbeitung des Stoffes ist von durchgreifender Art gewesen, und der Umfang ist bedeutend vermehrt worden. Dieselbe Sorgfalt, die für die alte Auflage charakteristisch war, zeichnet auch die neue aus. Irrtümer und Fehler sind mir bei der Lektüre nicht aufgestossen. Die Wiedergabe der deutschen Stichwörter und Phrasen ist richtig und korrekt, wie es sich bei dem guten deutschen Sprachgefühl des Verfassers nicht anders erwarten liess In dem finnischen Text begegnen recht oft treffende Ausdrücke und gelungene Wendungen. Doch lässt das Buch gerade in diesem Teil manches zu wünschen übrig. Der alternde Verfasser hat offenbar nicht mit der schnellen Entwicklung der finnischen Schriftsprache gleichen Schritt halten können. Manche veraltete Wortformen und steif klingende Bildungen erinnern an den Stil der finnischen Literatur der siebziger Jahre.

Einige Beispiele mögen dies illustrieren. Statt der heute allgemein üblichen Formen *kypsä* und *kalteva* findet man *kypsi* (= *gar*; *paistaa kypseksi* = *abbraten*; dagegen s. v. *reif* bereits *kypsä*) und *kaltava* (= *abdächig*; *tehdä kaltavaksi* = *abdachen*; dagegen s. v. *schräg* bereits *kalteva*). Ähnliche ungewöhnliche Wortformen sind *jatkaantua* (= fortsetzen) statt *jatkua*, *toivoisa* (= hoffnungsvoll) statt *toivehikas*, *viepävä* (olla v. = abhängen) statt *viettävä*. Seltene Ausdrücke sind ferner: *rajuta* (lakata rajuamasta = abtoben) statt *raivota*, *lonia pois* (perata od. lonia pois = abklauben), *kärrys* (kärrys, kiukkupää = Bärbeisser). Steife und dem modernen Sprachgefühl widerstrebende Wendungen sind: *harhainen*, *tieltä etäinen* (= abwegsam), *pois* od.

alas heilahtaminen (= Abschwung), *keikuttaa väsyksiin [hevonen]* (= abtummeln), *päästää mustansa [äsken painetuista arkeista]* (= sich abziehen), *nojatuoli korvallispehmityksineen* (= Backenstuhl), *pitää keskuutta jkun kanssa* (= sich mit einem abgeben), *on näkemätön ja kuulematon kuin metso kiimassa* (= er ist in der Balz wie ein Auerhahn). Bisweilen begegnet ein Ausdruck, der etwas vulgär klingt (so z. B. *paalileninki* = Ballkleid, *reilaan!* = Achtung!), bisweilen wiederum ein dialektisch gefärbtes Wort (so z. B. *posus* = Backenblase, *pestä varilla* = abbrühen). Die finnische Wiedergabe der Kulturwörter war für unsere älteren Lexikographen oft eine sehr schwierige Aufgabe; wo keine volkstümlichen Entsprechungen nahe zur Hand waren, galt es neue Ausdrücke zu bilden. Das Wort *absolut* hat Godenhjelm in der ersten Auflage seines Wörterbuchs mit »itse-oleva, ehdoton, yksinäinen, yleinen» wiedergegeben; in der zweiten Auflage ist »itse-oleva» durch *itseperäinen* (daneben: »absoluuttinen, ehdoton; suhteeton; rajaton») ersetzt. Aber auch diese Bildung hat in der Gemeinsprache keinen Eingang gefunden; ebensowenig ist *sattumusperäinen*, womit Godenhjelm *accidentiell* übersetzt hat, in den Sprachgebrauch gedrungen. Für den Druckerterminus *Abzug* gebraucht man heute allgemein den Ausdruck *vedos*; die von Godenhjelm dafür verwendete Bildung *painama* (*koe-* l. *näytepainama*) ist nicht üblich geworden. Die aus dem Schwedischen übernommenen *abotti* (= Abt) und *abedissa* (= Äbtissin) haben sich in dem modernen Finnisch festgesetzt; die Formen *abbati* und *abbatissa*, welche Godenhjelm daneben einführen will, sind nicht durchgedrungen. Dasselbe gilt auch von der Form *bakkhantinna* (= Bacchantin), die im Wörterbuch neben »Bakkhon palvelijatar l. papitar» steht. — Auffällig ist die Genitivform *kaluin* (parranajokaluinkotelo = Barbiersack) und unrichtig die Partitivform *sappea* in der Redensart *saattaa jkun sappea* (statt *sappi*) *paisumaan* (= Galle ins Blut treiben).

Wenn also das sprachliche Gewand modernen Ansprüchen nicht ganz genügt, so gilt dies fast in noch höherem Grade von der äusseren lexikalischen Technik. In dieser Beziehung steht das Wörterbuch sehr hinter anderen in der letzten Zeit erschienenen Lexika zurück. Es ist auffällig, dass z. B. das Wörterbuch von Hoppe, welches dem Verfasser als wichtige Quelle gedient hat, auf die Anordnung des Stoffes von keinem Einfluss gewesen ist.

Godenhjelm giebt die verschiedenen Bedeutungen der deutschen Stichwörter ohne irgendwelche näheren Erklärungen

und unterscheidenden technischen Zeichen an, darauf folgen die verschiedenen Konstruktionen, Wendungen und die Bedeutungsnüancen illustrierenden Beispiele ohne irgendwelche Nummer- oder Buchstabeneinteilung in einer fortlaufenden Reihenfolge. Diese unübersichtliche Anordnung ist bei den längeren Artikeln für das Auge sehr unangenehm und erschwert die Benutzung des Wörterbuchs für Schulzwecke. — Ob es nötig ist, die Betonung jedes Wortes anzugeben, wie Godenhjelm es tut, darüber kann man berechtigten Zweifel hegen; befremdend wirkt jedenfalls die Angabe des betonten Diphthongs mit zwei Längezeichen (*āuf*, *bēi*, usw.). Dass das Akutzeichen, welches die betonte Kürze angiebt, nicht über, sondern nach dem Vokal steht, wenn dieser der erste Buchstabe ist (*A'b*, *E'twas*), beruht offenbar auf typographischen Schwierigkeiten. — Der Widerwille des Verfassers gegen diakritische Zeichen hat ihn gezwungen, die Aussprache französischer Fremdworte durch Umschreibungen auszudrücken. Solche Angaben wie »jälkimäinen *g* kuin ransk.» (in *Bagage*, *Gage*) sind jedoch unpraktisch, weil sie bei dem Leser Kenntnis des Französischen voraussetzen. — Es ist schwer einzusehen, warum nur die starke Form *Beamter* (mit dem Zusatz »taipuu kuin adj.») und nicht auch die schwache Form *Beamte* angegeben ist. Noch eigentümlicher ist es aber, dass neben *abtrünnig* ein besonderes Stichwort »*Abtrünniger*, subst. [taipuu adjektiivin tavalla]» angeführt wird. Mit demselben Recht hätten auch neben einer ganzen Menge von Adjektiven die substantivierten Formen angeführt werden können. Die Form *Beid*, die Godenhjelm als Stichwort ansetzt, ist eine zu *beide* konstruierte unflektierte Singularform, die keine reale Existenz hat und daher nur irreführend wirkt.

Der konservative Zug, der die äussere lexikalische Anordnung und Darstellung bei Godenhjelm charakterisiert, macht sich auch in der Benutzung des Quellenmaterials bemerkbar. Neben älteren Lexika, welche bereits für die ältere Auflage ausgenutzt worden waren, sind zwar auch einige neuere Werke, die Wörterbücher von Hoppe und Widmark sowie die fünfte Auflage des Handwörterbuchs von Sanders, zu Rate gezogen worden, aber das Deutsche Wörterbuch von Moritz Heyne und das ganz vorzügliche Wörterbuch von Hermann Paul hat Godenhjelm gar nicht verwertet. Diese Unterlassung ist sehr zu bedauern, denn besonders auf dem Gebiete der Phraseologie und der lexikalischen Syntax hätte das Wörterbuch durch

die Benutzung des Paulschen Werkes, das jedem Lexikographen als Muster dienen sollte, sehr viel gewonnen.

Die Wahl des Wortvorrats ist, wie der Verfasser im Vorworte hervorhebt, eine schwierige Sache; was einer für nötig erachtet, hält ein anderer für überflüssig. Dies gilt auch von den Fremdwörtern, denen gegenüber Godenhjelm sich etwas zu ablehnend verhält. Man kann vielleicht verschiedener Meinung darüber sein, ob Wörter wie *Agonie, akklimatisieren, Aversion* aufgenommen werden sollen oder nicht. Aber so allgemein gebrauchte Ausdrücke wie *animiert* (bezw. *animieren*), *aktuell, Milieu*, die Godenhjelm weggelassen hat, dürften in einem umfangreichen Wörterbuch nicht fehlen. Auf dem Gebiete der wissenschaftlichen Terminologie vermisse ich die Worte *angleichen* (bezw. *Angleichung*), *Auftakt, Bewegungsgefühl.* Es fehlen aber auch weiter Ausdrücke wie *bestrebt sein, dahingestreckt, langgezogen*, von den mit *durch-* gebildeten Komposita: *durchgrauen* (vgl. z. B. Heines Belsazer), *durchplaudern* (vgl. z. B. Fontanes Zieten), von den mit *über-* zusammengesetzten Verben: *überschwellen* (vgl. z. B. Schillers Wilhelm Tell). Zu den unter *Fenster* angeführten Komposita würde ich *Fensterhöhle* hinzufügen, zu den unter *gegen* angeführten *Gegenschwäher*, zu den unter *Hund* angeführten *Hundeangst*, zu den unter *Herr* angeführten *Herrenleute.* — Unter den Redensarten *an Bord gehen, an Bord legen, über Bord gehen* hätte auch der Ausdruck *am Bord* Platz finden sollen, unter dem Worte *einzeln* der Ausdruck *im Einzelnen*, unter den Redensarten *zu Felde* od. *ins Feld ziehen* usw. der Ausdruck *im Felde*, unter dem Worte *fliegen* der Ausdruck *die Glieder fliegen* (jäsenet vapisevat).

Den Lexikographen, der seinen Stoff in bedeutendem Masse zu beschränken hat, bietet nicht allein die Wahl des Wortvorrats Schwierigkeiten; auch die Entscheidung, in welchem Umfange die verschiedenen Bedeutungen und Bedeutungsnüancen berücksichtigt werden sollen, ist nicht leicht. In einem Wörterbuch, welches — wie das vorliegende — rein praktischen Zwecken dient, kommt eigentlich nur die moderne Gemeinsprache in Betracht. Aber die Grenze zwischen Gemeinsprache bezw. Schriftsprache und Múndart ist oft so schwebend, dass die Mundarten nicht ganz ausser Acht gelassen werden können. Auch in zeitlicher Beziehung kann keine scharfe Grenze gezogen werden. In gewissem Umfange müssen auch veraltete Worte und Wortbedeutungen mit berücksichtigt werden. Bei den klassischen Schriftstellern findet sich manches, was vom heutigen Sprachgebrauch abweicht, aber doch in dem modernen

Wörterbuch stehen müsste, das ja auch bei der Lektüre der Klassiker zur Anwendung kommt. Godenhjelm hat auf die Wortbedeutungen bei den klassischen Schriftstellern nicht genügend Rücksicht genommen. Es fehlt bei ihm bisweilen die Angabe einer Bedeutung, die vom modernen Sprachgebrauch betrachtet als veraltet erscheint, bei Goethe und Schiller aber noch vorkommt. So vermisst man s. v. *bescheiden* die Bedeutung »belehrt, erfahren» (»wär' ich bescheiden, hiess ich nicht der Tell», »Baumgarten sagt ihr? ein bescheidner Mann», Schiller, Wilhelm Tell), s. v. *eigen* die Bedeutung »leibeigen» (»ihr werdet sie drum nicht verachten, weil sie eigne Leute sind», Schiller, Wilhelm Tell), s. v. *geheim* die Bedeutung »vertraut» (»die mir geheim sind und gar wohl vertraut», Schiller, Wilhelm Tell), s. v. *Gespannschaft* die Bedeutung »Spielkameradschaft» (Goethe, Wilhelm Meisters Lehrjahre), s. v. *Flanke* die Bedeutung »Seite eines Gebäudes» (»seht diese Flanken, diese Strebepfeiler»). — Manchmal fehlt auch eine allgemein übliche Wortbedeutung, so z. B. die zeitliche Bedeutung des Ausdruckes *ab und zu* (= zuweilen), s. v. *Artikel* die Bedeutung »Abschnitt als Glied eines Schriftstückes», s. v. *Ereignis* die Bedeutung »grosses, wichtiges Ereignis» (merkkitapaus).

Die Schwierigkeiten, die sich dem Verfasser eines Wörterbuchs bei der Begrenzung des Stoffes bieten, erstrecken sich auch auf das Gebiet des Bedeutungswandels. Es ist nämlich oft sehr schwer zu entscheiden, ob die übertragene Bedeutung bloss als eine oft gebrauchte Metapher oder als eine bereits vom allgemeinen Sprachgebrauch angenommene neue Wortbedeutung anzusehen ist. Es besteht kein Zweifel darüber, dass z. B. die bildliche Verwendung des Wortes *Fuchs* von einem schlauen Menschen so allgemein geworden ist, dass die Wörterbücher diese Wortbedeutung zu berücksichtigen haben. Aber auch das Wort *Hecht* wird so allgemein in übertragenem Sinne von einem Menschen gebraucht, dass diese Bedeutung in dem Wörterbuch hätte erwähnt werden sollen. Vielleicht hätte auch die bildliche Bedeutung des Verbums *fortfliessen* (»dann fliesst die Arbeit munter fort» in Schillers Lied von der Glocke) Erwähnung verdient.

Schliesslich noch einige kleine Bemerkungen. Godenhjelm giebt, wie unsere anderen deutschen Wörterbücher, die Flexion des Verbums *erbleichen* nur als stark an. Doch ist die schwache Präteritalform heute üblicher als die starke. — Als Pluralform von *Rat* wird nur *Räte* angegeben; es hätte aber bemerkt wer-

den sollen, dass diese Form nicht in der Bedeutung »neuvo» gebraucht, sondern durch *Ratschläge* ersetzt wird.

Es ist natürlich, dass Dr. Rosendahl in seiner Fortsetzung der durch Godenhjelms Tod unterbrochenen Arbeit an der Methode seines Vorgängers festhalten musste und keine grösseren Änderungen vornehmen konnte. Die Sprache des finnischen Textes hat in diesem Schlussteil ein moderneres Gepräge, und das Paulsche Wörterbuch ist da ausgenutzt worden.

Godenhjelms Wörterbuch ist ein Sammelwerk, das aus fleissiger Kompilationsarbeit hervorgewachsen ist und offenbar weniger auf selbständiger Beobachtung und Ausnutzung der Literaturquellen beruht. Die unpraktische Anordnung des Stoffes und die veraltete lexikalische Technik überhaupt wird dem Buche Abbruch tun und seine Benutzung besonders für Schulzwecke erschweren. Sein Wert besteht in dem darin aufgespeicherten reichhaltigen Wortvorrat und in der Zuverlässigkeit der Übersetzung.

Die unermüdliche Arbeit, die Godenhjelm auf dem Gebiete des finnischen Kulturlebens geleistet hat, verdient in vollem Masse unsere Hochachtung und Dankbarkeit.

Hugo Suolahti.

Edwin Hagfors, Otteita Ranskalaisten klassikkojen teoksista. Kouluja varten julaissut ja selityksillä varustanut . . . I. XVII ja XVIII vuosisata. Helsinki 1918, Kustannusosakeyhtiö Kirja. — 130 + [2] pages in-8°. Prix?

Le même, même ouvrage, avec le titre et les notes en suédois. — 128 + [2] p. in-8°. Prix?

Alphonse Daudet, Tartarin de Tarascon. Oppikouluja varten sana- ja asiaselityksillä sekä johdannolla varustanut Walter O. Streng, Turun suomal. lyseon saksan- ja ranskankielen lehtori. (Ranskalaisia koulutekstejä I). Porvoo, Werner Söderström Osakeyhtiö, 1918. — XIII + 77 + 63 pages in-8°. Prix: marcs finlandais 3. —

Ce sont deux nouveautés françaises de la librairie finlandaise, parues presque simultanément, l'avant-propos des deux travaux étant daté vers l'été passé.

M. Hagfors, professeur de langues dites modernes (allemand, français) au Lycée normal finnois de Helsingfors et

l'auteur, entre autres choses, de l'excellent et grand dictionnaire français-finnois paru en 1914 [1], publie là une petite anthologie classique embrassant quatorze des *Fables* les plus exquises de La Fontaine, deux scènes de Molière (*Bourg. gentilhomme*, II 6 et III 3), une scène de Corneille (*Cid*, IV 3) et une de Racine (*Athalie*, II 5), trois *Lettres* de Mme de Sévigné, des extraits de Bossuet (magnifiques échantillons de l'*Oraison funèbre du Prince de Condé*), de Voltaire (*Hist. de Charles XII*, *Lettre à J.-J. Rousseau*, et l'actualité piquante qu'est l'article *Guerre* du Dictionnaire philosophique). Puis, encore, des extraits d'*Émile*, des *Confessions* (livre premier), de *Paul et Virginie*. — Ces 82 pages de français sont suivis de quelques lignes destinées à caractériser les trois siècles de littérature classique et de quelques pages contenant les aperçus biographiques nécessaires. Le Commentaire proprement dit (p. 95—130) s'ouvre par un coup d'œil sur la métrique de La Fontaine.

Tout travail de M. Hagfors se distingue par une exécution soigneuse et se conforme à un plan nettement conçu. Je n'entrerai pas avec l'auteur (p. 4, 5) dans la question de savoir si c'est une anthologie ou plutôt un tout littéraire qu'il convient de présenter à nos classes de français, qui ne disposent que d'un minimum de leçons par semaine; je n'aurai que quelques petites remarques à faire sur le Commentaire.

Ces notes et explications sont constituées, en partie, par des brins de traduction; or, quelques-unes de ces interprétations visant à aplanir les difficultés de langage et de style prennent la forme concise d'une formule en français autre que celle du texte, formule précédée ou non d'un signe d'équivalence (=) et destinée sans doute à servir de point de départ d'une traduction acceptable à trouver en finnois ou en suédois respectivement. Pour ne pas délaisser l'élève en présence d'une tournure comme *Si votre ramage se rapporte à votre plumage*, on lui suggère ici (p. 99): »= si v. r. est aussi beau que v. p.». Comme concision, je le disais déjà, cette note est excellente; ce qu'on se demande un peu, c'est si elle ne risquera pas de désorienter l'esprit des jeunes gens, de fausser la conception des faits de style. Élève de lycée, on apprend le français, non seulement pour connaître un peu la littérature française, mais aussi, je pense, pour approfondir son sens des faits d'expression nuancés, pour avoir une idée des perfections d'une

[1] Voir *Neuphil. Mitteil.*, t. XVII (1915), p. 133—147. — Il en a paru après coup une petite édition à l'usage des écoles.

langue cultivée depuis tant de siècles. Au point de vue du style, je trouve une différence, sinon un abîme entre ces deux tournures: *si votre ramage est aussi beau que votre plumage* et *si votre ramage se rapporte à votre plumage*; prétendre substituer à la phrase de La Fontaine celle du Commentaire, c'est modifier le caractère du dialogue, c'est défigurer Maître Renard, cet artiste de la parole, ce ciseleur de préciosités, ce gaillard profondément conscient de l'importance du beau geste et de la supériorité de la forme insinuante. Pour faire connaître le vrai La Fontaine, que, je le sais d'ailleurs, M. Hagfors embrasse d'une admiration toute particulière, il conviendrait peut-être d'aider aux élèves à ciseler leur traduction. Dans le cas précis qui nous intéresse, j'eusse aimé qu'après leur avoir offert les facilités d'une interprétation comme *si votre r. est aussi beau que votre p.*, on leur fît observer l'effet de gradation que produit, même en finnois, la série 'jos liverryksenne on yhtä kaunista kuin höyhenpukunne' ⌒ 'jos liverryksenne on oikeassa suhteessa [ihanaan] höyhenpukuunne'. — On peut concevoir quelque doute concernant l'interprétation rendant cette phrase: *M. Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations* par (p. 116: 44$_{30}$) '. . . était présent, quand tout cela arrivait'; justifiée peut-être au point de vue pédagogique, cette façon d'égaler les deux idées de participation et de simple présence simultanée paraît un peu risquée. — Voici une catégorie spéciale de cas à part. Le texte porte *il ne lui a manqué que de durer plus longtemps*, le commentaire correspondant dit (p. 126: 73$_{17}$): »*de durer* = qu'elle eût duré»; le texte: *il m'est arrivé d'employer*, le Commentaire (p. 125: 70$_{18}$): »*d'employer* = que j'ai employé». Cette méthode consistant à remplacer un infinitif précédé d'une préposition par un temps personnel précédé de *que* ne paraît pas acceptable sans quelques réserves; en effet, elle pourrait donner lieu à cette idée confuse d'après laquelle la tournure interprétante donnée au Commentaire ne serait qu'une espèce de substitut pouvant remplacer la tournure originale qui figure dans le texte. En présence de ces interprétations, l'élève ne va-t-il pas se dire: voilà donc, chez l'auteur français, une phrase qui a le tort d'être un peu difficile; cet auteur aurait évidemment mieux fait d'écrire, non point *il m'est arrivé d'employer*, mais »*il m'est arrivé que j'ai employé*», non point *il ne lui a manqué que de durer*, mais »*il ne lui a manqué que qu'elle eût duré plus longtemps*» . . . Mais c'est faire voir sous un jour faux les faits de langage et de style. Ne faudrait-il pas trouver quelque autre moyen pour habituer l'élève à ces construc-

tions spéciales qui constituent justement un des titres d'honneur du français, de faire remarquer au moins ce que ces infinitifs ont de souple, d'élégant, de vraiment facile? Que si ces infinitifs romans ne sont pas toujours imitables dans les langues maternelles respectives des écoliers finlandais, ce n'est pas une raison pour prétendre construire exprès et pour leur présenter au nom des exigences d'ordre pédagogique, un français à la syntaxe nordique. Dites un peu à vos élèves que la tournure française a quelque chose de bien décoratif; et il y en aura parmi eux qui comprendront cette explication et qui se la rappelleront avec enthousiasme. — *Il n'y a que le mal de facile à faire* (7818): est ce bien sans réserves qu'il faudra transformer cela provisoirement en »*il n'y a de facile à faire que le mal*»? — J'en reviens encore à un des passages de La Fontaine (*La femme noyée*, v. 21 suiv.):

> Quelle que soit la pente et l'inclination
> Dont l'eau par sa course l'emporte,
> L'esprit de contradiction
> L'aura fait flotter d'autre sorte.

Le Commentaire donne: *la pente* = taho, [en suédois:] fall, håll; *l'inclination* = suunta, [en suéd.:] riktning; il indique tout de même aussi l'acception primaire des deux mots. Or, pour traduire, faut-il s'en tenir à ce commentaire? *Pente* et *inclination* ne renferment-ils donc pas, même et précisément dans ce contexte amusant, outre l'idée de 'dans un sens ou un autre' (= Hagfors), celle de chute, de force physique, d'énergie hydrostatique que contrecarre le simple entêtement d'une femme, même après sa mort? C'est sans doute ce qu'on s'est proposé d'expliquer au Commentaire; la forme sous laquelle est donnée cette explication me semble quelque peu attaquable. Je conviens que la rédaction non attaquable d'une note telle qu'il nous faudrait ici doit constituer, elle déjà, un petit problème, surtout là où une concision extrême s'impose naturellement. — Voici un autre vers de La Fontaine: *Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus*: commentaire: »ettei hänelle enää mokomaa (koskaan) sattuisi, tapahtuisi» [en suéd.:] »(ordagr.: ?) att slikt icke skulle hända honom engång till». En finnois, il me semble que La F. aurait dit, non point conformément au Commentaire (»que chose semblable ne lui arriverait plus»), mais à peu près: 'ettei hän enää toiste siihen satimeen lankeisi'. — Somme toute, les détails dont je parle ont peu de portée. Que M. Hagfors mette le signe d'équivalence ou

qu'il ne le mette pas, entre la glose et le glossème, entre l'expression française à interpréter et l'expression finnoise ou suédoise interprétante, il n'y a que quelques autres cas où sa traduction me semble donner lieu à un léger reproche. Il est parfaitement légitime sans doute d'admettre au Commentaire des notes comme celle-ci (p. 118: 50_{13}): »*les cœurs sont à ce prix* (sananmuk.: —?) = siten voitetaan sydämet», »(ordagr. —?) hjärtan kunna vinnas endast sålunda», note qui engage positivement l'élève à réfléchir sur le rapport idéologique entre la tournure française et la traduction suggérée; de même, étant donné

> il n'est griffe ni dent en la bête irritée
> qui de la mettre en sang ne fasse son devoir,

le Commentaire (p. 97: 4_{24}): »voidaan kääntää sananmukaisesti; ajatus: tuo raivostunut peto repii itsensä verille kynsin ja hampain» met dûment en relief la bonne distinction à faire entre une traduction proprement dite et une simple explication destinée à faciliter la compréhension du contexte; de même, encore, on sera pleinement d'accord avec l'auteur pour ce qui concerne la façon de commenter l'expression *monsieur du Corbeau* (p. 99: 9_5; dira-t-on peut être en finnois: 'arvon herra Korppi'?) C'est peut-être la méthode à adopter généralement là où une traduction »fidèle» est, soit impossible, comme dans deux des cas ci-dessus, soit trop difficile pour être demandée à des jeunes gens qui n'ont pas encore l'habitude des nuances stylistiques. Or, le Commentaire finnois n'interprète (p. 126; 74_9) *On ne put m'arracher l'aveu* que par une note ainsi conçue: »*arracher qc à qn* pakottaa jku antamaan jtk, tekemään jkin»; il nous faudrait peut être plutôt une traduction telle que: 'minusta ei saatu irti sitä tunnustusta'. *Il prend envie* (58_{16}): plutôt 'syttyy halu' que »herää h.»

En fin de compte, la bonne méthode permettant sans doute de donner parfois au Commentaire des traductions, ces traductions devront, selon moi, serrer de bien près l'original littéraire, pour s'ajuster en première ligne aux exigences d'un style nuancé. On tâchera, non pas seulement de dire la même chose que l'original, mais encore de le dire d'une façon, sinon identique, au moins ressemblante comme évocation, pour aboutir par là à un contexte transcrit au même niveau, sans élever ni rabaisser les faits de style. M. Hagfors, lui, adopte généralement, dans ses ouvrages pédagogiques, une méthode parfaite rendant justice, au plus haut degré, à ces exigences d'ordre stylistique.

Les quelques remarques qui précèdent n'ont d'autre but que de proposer à M. Hagfors d'aller encore un tout petit peu plus loin dans ce sens.

Par-ci par-là, on s'attendrait peut-être à quelque note que l'auteur n'a point donnée. Il formule une bonne explication grammaticale concernant le datif *lui* dans *on lui fit traduire Quinte-Curce* (54_2), et il offre même une note disant que *divinement* est dérivé de l'adjectif *divin*; c'est pourquoi on se demande s'il n'aurait pas convenu d'attirer également l'attention sur l'ordre des mots dans *à peine ils la montaient* (82_1), sur l'usage de l'article dans *le jeudi soir* [1] (43_6), sur *jamais homme ne les goûta mieux* (50_{17}), sur l'archaïsme de l'expression *bat l'air qui n'en peut mais* (4_{28}). Il est vrai que les questions de pure grammaire sont généralement passées sous silence dans le Commentaire de M. Hagfors, qui a raison sans doute de les réserver pour les explications orales à donner séance tenante et de s'en rapporter aussi aux renseignements que fournira aux élèves le petit dictionnaire manuel dont ils se serviront. — En fait d'informations que me paraissent moins utiles que celles dont il vient d'être question, je mentionnerai une longue notice encyclopédique destinée à présenter aux jeunes gens *Galileo Galilée*, puis les notes relatives à *Pétrarque*, à *Boccace*; d'autre part, nos élèves auront peut être quelque difficulté à identifier, faute de note expresse, le *Gengis-kan* et surtout le *Tamerlan* qu'ils verront nommer ici, avec le 'Dschingiskaani' et le 'Timur-lenk' qu'ils auront connus par leur manuel d'histoire.

Comme fautes d'impression, je n'ai annoté que quelques divisions à la ligne telles que *sci-ence* (p. 59_3), *opini-âtreté* 53_{24}), *mad-rigal* (42_7); de plus: *voi* pour *roi* (53_8), *soutient* pour *soutien* (48_{23}), *language* ($99: 9_4$), *fil* pour *fit* ($121: 57_3$). Il y a désaccord entre les formes *Versailles'in* ($122: 59_{11}$), *Descartes'in* ($123: 61_{22}$) et les autres qui sont en *-es'n* (*Charles'n* 89, *Plantes'n* 94) et en *-e'n* (*Lucile'n*, *Cléonte'n* 103, *Chimène'n* 108, *Genève'n* 126: 72_{15} et $_{27}$ [contre *Genèven* 91]). P. 122, en bas, imprimer »C.» pour »C—s».

Très bien fait comme il est, le livre de M. Hagfors est de ceux dont la jeunesse tirera beaucoup de profit. En terminant ses études au lycée, cette jeunesse aura fait son français de façon à acquérir une quantité respectable de connaissances relatives à la civilisation française et à se former une idée

[1] Observation importante surtout au point de vue des élèves suédois.

sommaire, mais exacte, de ce que c'est que la belle littérature classique de la France des XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Le livre de M. Streng constitue, lui aussi, une anthologie française, mais qui donne lieu à une série de réflexions à part. — Il offre, tout d'abord, quatre bonnes pages d'introduction littéraire et biographique, pages écrites avec une verve et une inspiration personnelles que je trouve dignes des plus amples éloges et qui ne manqueront sûrement pas de gagner tout le cœur de la jeunesse intelligente et de surmonter aussi ce quelque chose de bien réel et de bien fatal qu'est l'indifférence préconçue de la plupart des élèves ordinaires. Ils y apprendront d'avance juste ce qu'il faut pour éveiller leur intérêt. — Suivent les extraits du roman de Daudet, donnés conformément au texte un peu mutilé de la collection d'éditions scolaires de la maison Velhagen & Klasing. Ces 77 pages de texte remplissent le volume proprement dit, les notes étant données dans une livraison séparée comportant 63 pages. — Qu'est ce que se propose M. Streng en publiant cette partie constitutive de son travail d'éditeur?

Contrairement à M. Hagfors, qui, étant donné la petite édition de son Dictionnaire français-finnois, a renoncé à cette espèce de dépouillement suivi, M. Streng, lui, range tous les matériaux de son Commentaire dans l'ordre suivi d'un dépouillement de vocables, qui procède page par page et ligne par ligne. Ce travail foncièrement lexicologique poursuit un but qui est en partie pédagogique, en partie, autant que cela a semblé possible étant donné l'âge des élèves, d'ordre scientifique. Au point de vue pédagogique, l'éditeur a cru utile de faciliter l'acquisition des nouveaux vocables en tâchant de les rattacher aux mots allemands, suédois ou autres que les élèves connaissent d'avance, ou bien de placer ces nouveaux vocables dans leur entourage français étymologique ou idéologique, de façon à mettre en relief les synonymes, les dérivés, les termes opposés les plus familiers aux élèves. — Le but d'ordre plus spécialement scientifique que se propose M. Streng est de faire comprendre aux élèves que, loin d'être de simples signes conventionnels, les mots d'une langue sont le résultat d'une évolution, et de diriger leur l'attention, en première ligne, sur le côté sémantique de cette évolution. Le point de départ latin est indiqué surtout dans les cas où ce mot latin est arrivé à faire partie de cette terminologie mondiale, universellement admise, que les jeunes gens doivent apprendre et s'approprier,

selon l'auteur, justement par l'intermédiaire de l'enseignement du français.

Ces principes conduisent donc l'éditeur finnois de Tartarin de Tarascon vers l'idéal d'un Commentaire essentiellement lexicologique.

A la première page du texte se rencontre le mot *nichée*. A la première page du Commentaire, figure ce même mot suivi de trois équivalences en finnois ('pesue, poikue, lauma'), après quoi s'ouvre une parenthèse donnant: *nicher* 'piilottaa; pesiä'; *niche* 'seinän, uunin syvennys, komero', avec, toujours entre parenthèses, un renvoi au suéd. *fönsternisch* et encore au français *nid* 'pesä'. — Voici un autre exemple servant à donner une idée de la façon de faire de M. Streng. En présence du mot *poteau*, après la traduction ('pylväs, paalu'), sont donnés les mots lat. *postellum, postem* et puis un »cf.» renvoyant à l'allem. *pfosten*, au suéd. *fönsterpost*, mots que l'éditeur a bien raison de supposer familiers d'avance aux élèves. — Étant donné le mot *éclaircie* dans le sens de '(metsän) aukeama', l'élève est invité à trouver un rapport sémantique intéressant, celui réunissant les deux mots français *éclaircie* et *clair* et, d'autre part, l'allem. *lichtung* (34). — *Affronter* 'uhmata' donne lieu à des indications appropriées à faire remarquer dûment que les parties constitutives de ce verbe étant *à* et *front*, la signification doit avoir eu pour point de départ l'idée de 'asettua t. asettaa (otsatusten) vastakkain, vastustamaan', avec renvoi au mot *affront* 'loukkaus, häväistys' et le parallèle sémantique que constitue la locution finnoise »olla otsaa tehdä jtkin» [pourquoi pas plutôt »on otsaa . . .»?]. — A ropos du vocable *égard*, dans la tournure *par égard pour qc*, on relève le parallèle de l'allem. *in hinsicht auf*. *Jeûne* 'paastoaminen' donne lieu à un renvoi à *jeûner* 'paastota', à *déjeuner*, à l'angl. *breakfast* qui, lui également, signifie à proprement parler 'rompre le jeûne', *break* étant comparable à l'allem. *brechen*. — Des explications comme celle qui est donnée ici à propos de *ressort* (51), de *tapis* (45), de *boulevard* (17), constituent de précieuses leçons de choses en miniature.

On voit un peu l'intérêt que peut offrir cette méthode consistant à glaner par-ci par-là des faits curieux de la lexicologie comparée et à les mettre au service de l'enseignement secondaire. Les élèves auront sûrement assez de bon sens et de réceptivité pour trouver bonne cette idée de leur rendre un peu plus facile l'étude si ardue et si ennuyeuse du vocabulaire de la langue étrangère.

L'application de ces principes, elle, ne me semble pas être partout également heureuse. Il y a des détails qui sont sujets à caution ou qui, du moins, donnent lieu à quelque doute, à quelques questions.

Je n'entrerai point dans les questions de savoir pourquoi telle ou telle locution, tel ou tel mot du texte a été relevé et expliqué au préjudice d'autres locutions et mots qui sont passés sous silence; je ferai abstraction de tout ce que le texte pourrait offrir d'intéressant, mais qui est exclu du Commentaire; c'est celui-ci que je prendrai pour point de départ unique. (Aussi vais-je renvoyer, non aux pages du texte, qui sont citées au Commentaire, mais aux pages de ce Commentaire lui-même).

Étant donné qu'en fait d'étymologies on rencontre ici des indications et des explications telles que »lat. falconem» (*faucon*, p. 5), merula (*merle*, 7), carnarium (*carnier*, 8), via calciata (*chaussée*, 17), cadentia (*chance*, 17), »anc. fr. esfreer . . . < germ. frida, allem. *friede* . . .» (*effarer*, 21), aboculis (*aveugle*, 27), cicuta virosa (*ciguë*, 34), capum (*chef*, 28), n'aurait-il pas été bon d'indiquer encore la provenance de *cap* (15; surtout que la locution *de pied en cap* est mentionnée!), de *ronce* (42, Rumex étant bien familier à tout botaniste), de *foin* (41), de *cor* (7), de *tendre* (12), d'*angoisse* (43), de *pierre* (46), d'*huile* (51)? Un élève connaissant le lat. tunica n'aura point de peine à reconnaître ce mot sous le vocable français *tunique*, qui n'aura pas grand besoin par conséquent d'être suivi par son étymologie; et c'est le cas de la plupart des latinismes du français. S'il y a des étymologies qui semblent devoir être de quelque utilité dans un livre comme celui-ci, ce sont bien plutôt les mots populaires, les mots les plus fortement différenciés, que l'on essayera de rendre plus faciles à retenir par ce moyen. Dites à l'élève que *damner* (42) vient de damnare, *réclamer* (43) de re + clamare, et vous ne lui aurez rendu qu'un service médiocre; il lui profitera bien plus d'apprendre, par exemple, que *rage* (18) procède de ce mot rabies qu'il connaît peut-être comme terme d'épizootie, que *gonfler* (7 et 41) reproduit un con-flare, *envahir* (37) ce invadere qui se rattache à *invasion*, *chauve* (57) un calvus, *éponge* (12) un spongia. Autrement, pourquoi ne pas indiquer du même coup que *victime* (27) est en latin victima, que *question* (27) est quaestionem, que *fragment* (49) est fragmentum, et ainsi de suite? On se demande d'autre part si c'est bien le lieu d'entrer dans des détails comme ceux donnés

sous *rossignol* (47), où l'auteur va jusqu'à parler de la provenance du latin luscinia, qui est considéré ici comme constituant une équivalence idéologique de l'allem. *nachtigall* 'chanteur des ténèbres' —, remarque intéressante, mais débordant déjà sur le domaine écarté de la linguistique latine. Sous *mélancolie* (49), il y a une longue note expliquant, en les étymologisant, les termes congénères de *flegmaattinen*, *koleerinen*, *sangviininen*. Pareilles digressions tentent l'auteur et, somme toute, ne sont pas ce qu'on aura à lui imputer de plus grave. C'est un peu plus de méthode et de système que l'on aimerait à voir dans la façon dont, ici, la science étymologique est semée à tout vent. — Inexactitudes en matière d'étymologie: le mot *cru* dans *la langue du cru* (28) remonte à crescere et non point, comme le paraît vouloir indiquer l'auteur, à crudus; les différentes acceptions réunies sous *consommer* (10) s'expliquent par la distinction, passée sous silence ici, entre consūmere (»cf. allem. *konsumieren*») et consŭmmare.

Je disais qu'outre les parallèles du latin que constituent les étymologies, l'auteur offre ici un certain nombre de parallèles lexicologiques suédois et allemands, langues étrangères qui sont les plus familières d'avance aux écoliers fréquentant nos établissements d'enseignement secondaire. Pour mieux retenir le mot *mouette* (33), l'élève est invité à le comparer à l'allem. *möve*; pour *glaive* (5), on lui rappelle le mot suédois correspondant [lire *glav* ou *glaven*!], pour *moule* (33), le suéd. *mussla*, pour *expression* (12), allem. *ausdrucksvoll* [pourquoi pas du même coup allem. *ausdruck*, suéd. *uttryck*?], pour *impressionnable* (60), allem. *eindruck*, pour *distraction* (61), allem. *zerstreuen*; étant donné *établir* et son étymologie stabilire (60), on ajoute: »cf. pour le sens l'allem. *feststellen*, *festsetzen*»; *douter* dubitare (59) est illustré par la comparaison avec *zweifeln* et *zwei* ainsi qu'avec une tournure finnoise où figure également l'idée de 'duo'. De même, il est dûment tenu compte des mots d'emprunt, gallicismes (ou latinismes) allemands, suédois, finnois: suéd. *trumpet* (*trompe*, 7), fi. *konvenanssi* 9, suéd. *eklatera*, *eklatant* 10, fi. *talonki* (*talon*, 16) fi. *trikoo* (*tricoter*, 19), fi. *simsetti* (*chemisette*, 29), »allem., suéd. *korps*» (*corps*, 37; pourquoi ne pas admettre l'orthographe suédoise *kår*? rappeler peut-être en même temps l'emprunt finnois vulgaire »*prankkori*» < suéd. *brandkår* 'sapeurs-pompiers'), fi. *aresti* (*arrêt*, 37), fi. *puuteri* et *pulveri* (*poudreux*, 40); de même, et toujours fort opportunément, un *fingieren* est placé et expliqué sous *feindre* (62). — Or, on constate l'omission d'un grand nombre de renseignements qui paraîtraient

avoir les mêmes titres. Étant donné *angoisse* (43), n'y aurait-il pas eu lieu de présenter à cette occasion, pour les y rattacher, non seulement lat. angustia, mais aussi suéd. *ångest*, allem. *angst*? Le mot *auberge* (52) ne réclame-t il pas la présence de *herberge*, suéd. *härbärge*, *râler* (36) celle de *rasseln*? A côté de *daube* (8), j'eusse mis suéd. *dåb*, à côté de *gêner* (31), suéd. *generad*; *rentier* (6) répond à suéd. *ränta*; *anchois* (8) à *anjovis*; *matelot* (16) à *matros*, fi. *matruusi*; *queue* (44) à suéd. *kö*! Étant donné suéd. *atiralj* mentionné sous *attirail* (45), pourquoi ne pas mentionner suéd. *batalj* (44)? *Entrevue* (21) rappelle *interview*. Tout cela sans avoir besoin de dépasser sensiblement le domaine des mots étrangers qui doivent être un peu familiers à la plupart des élèves, ou qui méritent de l'être. — La façon dont sont indiquées parfois les correspondances de ces langues étrangères laisse à désirer: l'auteur imprime »saks., ruots. *distinguiert*» et sembl. et abuse de l'abréviation *vrt.*, qui lui sert pour accoupler sans transition, non seulement les correspondances de ce genre-là, mais encore, par exemple, *lieue* (4) avec *lieu*, *somme* 'nukahdus' (42) avec *somme* 'summa' et *somme* 'kuormasatula', le *ch-* de *chameau* (41) avec celui de *chambre*, *château*, *chanter*, etc. etc.

Pour entourer un mot nouveau des éléments connus d'avance que peut offrir le vocabulaire français, passe encore la façon d'énumérer, par exemple, sous *royauté* (6), les mots *roi*, *royal*, *royaume*, avec traductions respectives pour plus de sûreté. Mais ce principe très sain de saisir toutes les occasions pour grouper et pour raffermir les connaissances acquises paraît, le cas échéant, entraîner l'auteur: n'est-il pas contraire au bon sens de mentionner, à propos de *chevreau* 'vuona' (42), outre ‹ *chèvre* 'vuohi', un *chevroter* 'värähdellä', à propos de *pharmacie* (5), non seulement *pharmacien*, mais encore *pharmacopée*, ou à propos de *flamboyer* (6), le texte parlant tout simplement d'yeux flamboyants, d'aller jusqu'à rappeler, après *flambeau* et *flamme*, un sens figuré qu'affecte chez nous ce dernier mot en qualité d'emprunt: le sens d''amourette'?

Il eût peut être convenu de dire que *Sidi Tartri ben Tartri* (47) signifie 'herrani Tartarilaińen, Tartarilaisen poika', que *pécaïré* (15) se prononce [pekáire] et reproduit un peccátor, que *quès acò* = '»qu'est cela»'. Est-ce faciliter l'étude du provençal *cargon* (28; indiquer la place de l'accent) que de lui comparer un »ital. *carcono*», forme qui, d'ailleurs, que je sache, est dialectale ou vieillie (la forme normale étant *càricano*)?

Il y a des notes qui se répètent ailleurs, avec des modi-

fications parfois, sans qu'on en voie le motif, et toujours sans renvois: *à la longue* (7 et 20), *bâche* (37, 51), *sangler* (13, 57), *niche* (1, 58). On se demande la raison d'être des traductions comme celle de *une poignée de riz* (19). A quoi bon la parenthèse figurant dans des notes comme celle qui a cette forme bizarre: »*il avait cru de son devoir* (= il s'était cru obligé)» (30)? [Ce glossème se traduirait bien, d'ailleurs, tout simplement par 'hän oli luullut velvollisuudekseen']. Il est inexact d'égaler *en tout cas* avec *toujours est-il* (27); tout au moins nous faudrait-il un *toujours est-il que*. — Les simples fautes d'impression sont un peu trop nombreuses: »*reduire*» 4, »*boeuf*» 8, »*vénimeux*» 28, »*insoucience*» 29, »*herissé*» bis 42, »*masakrieren*» 45, »*coincidence*» 47, »*malgré de qc*» 51, »*rodeur*» et »*roder*» 59, »*occurence*» 61, etc. Pourquoi donc imprimer *Mireïo* (35), avec tréma? Le nom d'*Alger*, en finnois, est écrit de plusieurs façons différentes.

Quelques uns des vocables mis en nomenclature sont suivis d'une transcription phonétique: *ours* (5), *solennel* (11), *biceps* (13), *tomahawk* (15). Il aurait été utile de profiter de quelqu'un des nombreux expédients typographiques qui se présentent pour relever ces transcriptions. A la place de l'auteur, j'eusse transcrit quelques mots de plus: *ciguë* (32), *desserrer* (36), etc., sont si souvent prononcés fautivement. La transcription de *cul-blanc* (7) prête à l'équivoque.

Pour en finir, voici encore deux mots sur les traductions offertes au Commentaire. Toujours sans risquer d'aller trop loin dans cette voie, les professeurs de français tâcheront, comme le fait M. Streng, de profiter positivement de l'occasion excellente qui se présente ici pour donner aux élèves le goût de raffiner sur l'art de traduire une œuvre littéraire. M. Streng offre un grand nombre de traductions bien faites, témoignant d'un sens artistique et d'une finesse de tact vraiment dignes d'éloges. Mais le texte qu'il se propose de traduire est des plus exigeants sous ce rapport, et je crois faire œuvre utile en proposant de modifier certaines tournures afin de les rapprocher encore davantage du français de Daudet.

Le *petit écriteau bonhomme* (5) de la fameuse yatagananerie de Tartarin serait peut-être, selon moi, un 'pikkuinen ilmoituslippu, niin viattoman näköinen', traduction destinée à respecter la personnification ainsi que le climax consistant à ne présenter cette personnification que juste à la fin. — *Avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse* (7): 'mukana senkin seitsemät koirat, kärpät, luikut, metsästys-

torvet'. — *Et d'une voix où roulaient des larmes, stoïque cependant, il lui dit* (29): la traduction suggérée est bonne, mais on regrette de ne pas encore mieux reproduire la sensation moitié acoustique, moitié visuelle qu'évoque cette comparaison de la voix vibrant d'émotion avec un flot de larmes qui tremblotent avant de tomber; peut-être: 'äänellä, jossa ikäänkuin hersyi kyyneleitä'. — *Sur sa tête une gigantesque chechia (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur . . .!* (31) 'sininen hulmuava huisku, niin pitkäkin että . . .!', avec reproduction de l'aposiopèse si expressive. — *Des nuées de mouettes* (33) 'lokkeja pilvittäisin'. — *Suivies d'un régiment de femmes et d'enfants* (34): 'lauma' non; car, retraduit en français, cela donnerait autre chose; mettons plutôt: 'perässään oikea rykmentti naisia ja lapsia', et constatons une fois pour toutes cette différence des deux langues consistant à rendre parfois en finnois par un mot à part (*oikea* ou *koko*) un effet de comparaison pittoresque que le français est capable de produire par un simple fait d'intonation (cf. le *ikäänkuin* de l'exemple ci dessus, p. 29). — *Le jour blafard et triste qui tombait des hublots* (36): 'kelmeä' ou 'kalsea'. — *Qu'est-ce qu'ils me chantent donc avec leur Orient?* (41) 'mitä he minulle sitten aina huutavatkaan muka itämaista': voilà, je pense, grâce à ce petit joyau stylistique qu'est le mot *muka*, une façon adéquate pour rendre le pronom possessif *leur*. — *Balin-balan* (48): fort bien! — La fameuse *voix de vieille fée, enrouée, cassée, fêlée* (51) ne serait-elle pas plutôt une 'ääni, käheä, särkynyt, haljennut'? — *Ce n'était plus un lion que Tartarin avait tué, c'étaient dix lions, vingt lions, une marmelade de lions!* (63): tenant compte de la traduction exquise que donne l'auteur pour l'autre passage où se trouve ce mot *marmelade*, peut-on proposer ici: 'Ei ollutkaan enää Tn tappamia leijonia ainoastaan yksi; niitä oli kymmenen kappaletta, kaksikymmentä kappaletta, niitä oli kuin sohjoa niitä leijonia!'?

Tandis qu'en éditant son Anthologie française à lui, M. Hagfors offre, comme on l'a vu tout à l'heure, un Commentaire général embrassant aussi bien des informations historiques et encyclopédiques tenant aú caractère de ses textes que des notes tendant à faciliter la compréhension de ces textes à l'aide du dictionnaire, M. Streng a préféré demander aux élèves de concentrer leur attention principale sur le côté linguistique et plus spécialement lexicologique, d'apprendre et de s'approprier un peu consciemment les faits d'expression qu'ils auront rencontrés à la lecture du texte, en suivant le dé-

pouillement de l'auteur. Les deux pédagogues se réunissent heureusement dans un intérêt commun, d'ailleurs naturel, pour l'art de la traduction littéraire. [1] Fort remarquable et fort belle en elle-même, l'idée fondamentale de l'œuvre de Streng a eu le désavantage de ne pas être réalisée avec tout le soin et toute la méthode nécessaires, et qui caractérisent le travail de M. Hagfors; mais il est évident d'autre part que l'auteur trouvera l'occasion de remédier à la plupart des inconvénients de ce genre, que je n'ai énumérés qu'en partie ci-dessus, dans une nouvelle édition de son livre si intéressant.

O. J. Tallgren.

L. Spitzer, Über einige Wörter des Liebessprache. Vier Aufsätze. Leipzig, O. R. Reisland, 1918. — 74 pages in-8°. Prix: Rmk 2. 50.

Le même, Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass. Eine Streitschrift gegen die Sprachreinigung. Wien, Manzsche Hof-, Verlags- und Universitäts-Buchhandlung, 1918. — 66 pages in-8°. Prix?

Le même, Katalanische Etymologien (Extrait de *Jahrbuch der Hamburgischen Wissenschaftlichen Anstalten,* 6. Beiheft, Bd. XXXV-1917, constituant en même temps le Band IV de *Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiet der romanischen Philologie, veröffentlicht vom Seminar für romanische Sprachen und Kultur (Hamburg).* In Kommission bei Otto Meissners Verlag, Hamburg 1918. — 36 pages in-8°. Prix?

---

[1] J'avoue être de ceux qui croient à l'excellence de la méthode indirecte. Au point de vue de la culture de l'esprit, le rendement maximum de l'étude d'une langue étrangère me semble destiné à être obtenu, notamment pour les classes supérieures, là où cette étude ce fait à l'aide des traductions, en tenant compte incessamment des ressources de la langue maternelle. Sans risquer de se perdre dans des subtilités infructueuses, le professeur de langues modernes qui respecte les effets de s t y l e paraît disposer d'un puissant moyen pour contribuer à la culture générale de la jeunesse. Or, ces effets de style ont la plupart du temps quelque chose de trop délicat pour pouvoir être saisis, accessibles à l'intelligence et au cœur, sans l'intervention de la l a n g u e m a t e r n e l l e, et d'une langue maternelle qui devra être maniée en pleine connaissance de cause, avec un art conscient, sûr, créateur; bref: avec inspiration.

M. Spitzer a sa façon de travailler. Les études qu'il nous fournit dans une succession plutôt très rapide renferment une masse imposante d'observations de détail constituant une espèce de recueil de matériaux très abondant ou plutôt très complet, matériaux éparpillés sur des pages bourrées d'énumérations, de citations, mais aussi de réflexions profondes et originales. Cette lecture est de digestion difficile, et l'on se demande parfois si l'auteur n'aurait pas mieux fait de l'alléger un peu par quelques reprises, par la mise en relief un peu plus fréquente des points d'aboutissement, par quelques résumés, quelques réflexions syn hétiques un peu mieux soulignées, pour permettre au lecteur de reprendre haleine. Le débit typique de M. Spitzer ressemble à celui de Hugo Schuchardt; cela manque un peu de rythme, de proportion, de disposition, cela manque un peu d'art, si j'ose le dire; mais c'est infiniment grandiose et fertile au point de vue professionnel. FERVET IMMENSUSQUE RUIT PROFUNDO ORE [1]. Combien d'autres érudits qui auraient autant de choses à dire que M. Spitzer en rempliraient des volumes! M. Spitzer, lui, ne délaye pas, il concentre. Quels que soient les avantages de cet exposé, on a parfois, ici, quelque chose comme la nostalgie des grandes qualités de style qui, indépendamment des qualités du fond, distinguent les travaux d'autres philologues, non-Allemands ou Allemands (de Heinrich Morf, par exemple). — Mais je m'attarde là à parler de questions qui sont de pure forme et, du reste, de simple goût personnel.

Tout abondant qu'il soit, le contenu de la plupart des pages spitzériennes ne me paraît donner lieu qu'à bien peu de remarques.

Le petit recueil d'études sur quelques vocables de la langue d'amour relève en premier lieu la popularité ou non-popularité respective des mots relatifs à l'idée d'"aimer', d'"amour' (*Onomasiologische Bemerkungen zu den romanischen Ausdrücken für 'lieben'*), et cela non seulement pour les différents parlers romans. A une époque donnée de l'évolution, les termes comme *amare, lieben, basium, Kuss*, esp. *bello*, font l'effet d'être trop élevés, de manquer de fond dans le monde de tous les jours; la vraie langue vivante pour l'époque en question substitue alors à ces termes démodés d'autres mots qui sont, soit des

[1] Et, continuant sur Horace, *Od.* IV 2, celui qui souscrit aboutit à se comparer à une simple abeille du Matinus, Grata carpenti thyma per laborem Plurimum.

onomatopées encore fraîches (autrichien *busserl* pour 'Kuss', lat. *suavium*, franç. dial. *biner*, *buké*, *mamá*, *faire mignon*, *putuná*. etc.), soit des termes de nuances finissant par désigner l'intensité (angl. *to like* remplaçant *to love*, etc.). — p. 12, l. 4 et 5. »... im Span. besteht nur *amor*, kein *querencia* 'Liebe' ...». Oui; mais n'oublions pas le substantif *querer*:

> Disimular quereres
> se usa ahora
> y hablar mal del sujeto
> que bien se adora

Cantos populares esp. 5901 et *passim*. On ne verra peut-être pas une espèce de verbe accidentel correspondant à *cariño* dans *sí que le tengo mucho cariño*? Termes respectifs du finnois et du suédois désignant à proprement parler une nuance inférieure, mais pouvant remplacer, le cas échéant, les termes d'intensité signifiant 'aimer': fi. *minä pidän sinusta*, suéd. *jag håller av dig* (proprt »je tiens de toi»), *jag tycker om dig* (»ich dünke um dich»). Parmi les pages les plus belles de Spitzer ou plutôt parmi les plus belles qu'on puisse lire en matière de sémantique de la langue d'amour, je placerais celles qui sont consacrées ici (p. 20—25) à l'étude de certains termes intraduisibles comme le français *je veux t'aimer et te chérir* (critique des formules comme 'ich liebe dich herzinniglich', 'ich will dich lieben und betreuen', 'lieben und hegen', 'lieben und herzen'), ainsi qu'à l'étude des phénomènes de disparition ou d'emprunt de ces termes caractéristiques créés dans une langue donnée. — La seconde des études sur la Liebessprache traite du fr. *cocotte*, où l'auteur, contrairement à Meyer-Lübke, mais se rangeant à l'opinion de Nyrop, préfère voir la continuation d'un terme enfantin qui a désigné originairement une poule. Le raisonnement convainc parfaitement et est conduit du reste avec beaucoup de verve et avec toute l'ampleur et l'expression du geste spitzérien. — L'étude suivante démêle les origines des termes *éléphant*, *zèbre*, *tigre*, *Klepperpost*, *chandelier*, *cicisbeo*, *cavalier servente*. Attestés en partie dès 1870—1880 (allem. *Elephant* dès 1840) sous le sens de 'confident de deux amoureux', ces termes ramènent la pensée à une tradition médiévale, la même que représentent les *donna di schermo* et les *difesa* de la *Vita Nuova*. En dernier lieu, il y a quelques pages sur différentes dénominations du '*cocu*', avec à la fin des considérations fort plausibles sur la légitimité de rattacher ces mots à l'idée de 'coucou' et sur la provenance

analogue de tout une série de mots en *cu- gu-* (même allem. *gucken*). — L'auteur finnois du livre *Die deutschen Vogelnamen* est nommé ici à plusieures reprises, mais inexactement; il s'appelle Suolahti. — Le jour où l'auteur ou quelque autre onomasiologue comparé se proposerait d'écrire, non plus une étude intitulée *Über einige Wörter der Liebessprache*, mais une monographie sur les *Wörter der Liebessprache*, il aurait à tenir compte, à titre de textes hispaniques dignes d'être dépouillés un peu systématiquement, des collections telles que les *Cantos populares españoles* de Rodríguez Marín, le tome VII (»*Cancionero popular gallego*») de la *Biblioteca de las tradiciones populares españolas* de Machado y Alvarez (Madrid, 1885), et autres. Le dépouillement de ces textes lui causerait relativement peu d'embarras, étant donné l'ordre plus ou moins »onomasiologique» où les *cantos* sont présentés par les éditeurs. On y rencontre d'ordinaire des groupes de *cantos* portant des titres comme *Requiebros, Ternezas, Teoría y consejos amatorios, Cariño y penas filiales.* —

Le pamphlet sur *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass* fait la guerre à la manie qu'est devenu le purisme allemand sous la forme dégénérée qu'il affecte depuis 1914 dans son organe, la *Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins*, de Berlin. La polémique ou plutôt la diatribe de M. Spitzer représente une façon de voir que je me permets de caractériser par l'extrait suivant (p. 11 suiv.), qui, facile à appliquer *mutatis mutandis* à d'autres milieux linguistiques, invitera à réfléchir notamment nous autres, lecteurs finnois des *Neuphilologische Mitteilungen*:

»Elise Richter [dans *Arbeiter-Zeitung*, 1er obtobre 1914]... will das Wort *interessant* preisgeben und schlägt, ganz wie es die Verdeutschungsbücher des Deutschen Sprachvereins empfehlen, nicht Wiedergabe das Wortes durch ein Wort, sondern fallweise durch das entsprechende deutsche vor: also jenachdem durch *geistvoll, fesselnd, spannend, anregend, auffallend, unregelmässig, bemerkenswert, merkwürdig, reizvoll, anmutig, lehrreich,* und manch anderes Wort: Jetzt frage ich vor allem: wie soll man 'ein interessanter Mensch' verdeutschen? Er muss nicht geistvoll, nicht auffallend, nicht unregelmässig sein, auch reizvoll ist er nicht (wenn es sich nicht gerade um eine Dame handelt!), und ist er auch vielleicht bemerkenswert oder merkwürdig, so will ich doch den tatsächlichen subjektiven Anteil, den ich an ihm nehme, ebenso wie das Interesse, das die Allgemeinheit ihm entgegenbringt, ausdrücken. Und wie übersetze ich vor allem das Verbum *interessieren* gut deutsch? *Die Sache interessiert mich,* das heisst nicht: *sie regt mich an, spannt mich* usw., eher: *ich möchte etwas über sie wissen*; aber dies ist wieder zu viel gesagt. Die *Interessen* Österreichs in Serbien, das ist weniger aktiv als *Ansprüche*, aktiver als *Angelegenheiten* und *Belange.* Und wie,

wenn ich nun gerade alle diese Bedeutungen unter einem Hut, das heisst unter einem Wort vereinigen möchte? . . . Gerade das Schwebende der Bedeutung ist das an solchen Wörtern Reizvolle, die Unterdrückung der »Zwischenwörter» würde die Sprache um manche »interessante» Schattierung (Zwischenfarbe) verarmen . . . Wörter wie *interessant* werden gerade wegen des mehrere Begriffe umspannenden Umfangs unentbehrlich sein. Nun kann man allerdings sich auf den Standpunkt stellen: ich liebe mehr eine homogene, deutsche Sprache als eine solche, in der die einzelnen Begriffsschattierungen genaue Wortentsprechungen haben, und man muss sich dann mit Abscheu von Sprachen wie der englischen oder rumänischen abwenden, in denen ein doppeltes Vokabular vorhanden ist, . . .; doch ist es bezeichnend, dass hier gerade die auf eine gewisse Geistesverfeinerung hindeutenden Begriffe fremden Vokabularen entlehnt sind. Ein konsequenter Purismus müsste in diesen Sprachen das edelste Wortgut vernichten!

La thèse attaquée en première ligne est celle-ci: *Jedes Fremdwort, das ebenso gut deutsch ausgedrückt werden kann, ist entbehrlich*, et M. Spitzer en examine successivement les trois points cardinaux: les idées respectives de *Fremdwort*, de *ebenso gut*, de *entbehrlich* (p. 7—34). L'extrait ci-dessus fait partie du raisonnement concernant le *ebenso gut*. La troisième de ces sections relève surtout (p. 21) cette vérité que même à force de rejeter des mots d'emprunt détachés, on ne saurait supprimer les facteurs psychiques qui poussent les hommes à admettre des mots d'emprunt (est-ce qu'à côté du fr. *tout le bazar* 'der ganze Kram' on n'entend pas également *tout le tremblement*, en Suisse?); et c'est ce qui donne lieu encore une fois à une polémique contre M^lle^ Richter, qui, dans un article issu en 1916, »den doch vor allem massgebenden Affekt unter den Gründen für die Wortentlehnung nicht aufgeführt» (p. 22—31). Au cours des sections suivantes, M. Spitzer défend ces thèses: *Die Sprachreinigung des Sprachvereins ist mehr Lautreinigung und Sprachvereinheitlichung* et *Die Sprachreinigung des Sprachvereins ist Ausdruck einer Weltanschauung und einer politischen Richtung*. Il relève encore une fois, car le Sprachverein ne semble pas s'en douter, que les termes comme *Entwicklung*, *Herauswicklung*, *Entfaltung* pour *Explikation* et *Evolution*, en allemand, sont eux aussi des mots d'emprunt, des emprunts de traduction (Übersetzungslehnwörter), et que certaines langues comme le hongrois, le tchèque, le grec moderne[1], qui offrent l'apparence d'un

[1] Le finnois se comporte de même que ces langues, pour un très grand nombre de cas. Ainsi, pour *évolution*, il dit *kehitys*, emprunt de traduction. Mais ce n'est pas par un mot d'emprunt, pas même par un emprunt de traduction qu'il exprime certaines idées que Spitzer passe en revue à la page 35: *besitzen* (fi. *omistaa*, ⟨ idée de 'propre'), *ausschliesslich* (⟨ idée de 'solitude' et de 'propre'), *Sittlichkeit*, *Gegend*, *Eindruck* (⟨ idée d'effet)

minimum de mots étrangers, mais qui foisonnent d'emprunts de traduction (mots et tournures), doivent être envisagées comme aussi peu puristes, aussi peu »pures» en réalité que l'allemand et d'autres langues imputées d'avoir un vocabulaire trop mêlé. — M. Spitzer se révolte contre l'inconséquence avec laquelle le Sprachverein, tout en prétendant déraciner les gallicismes et les autres emprunts, se montre tolérant envers les fautes de langue et de style, envers le mauvais allemand en général. Il en trouve l'explication dans des raisons de chauvinisme, qui l'emportent fatalement sur celles d'ordre philologique ou plus spécialement esthétique: »Die Fremdwörterhatz ist mit Nationalhass verbunden, der Hass gegen schlechtes Deutsch müsste in ästhetischer Empörung wurzeln, die dem Durchschnittsmenschen nicht gegeben ist» (p. 46). Par-ci par-là, il y a ici des pages qui, certes, se ressentent des passions et des susceptibilités propres à l'époque critique qui les vit naître, mais dont il me semble naturel d'accepter en tout cas l'idée fondamentale, même pour d'autres civilisations et d'autres temps. D'ailleurs, celui qui écrit les présentes lignes salue avec empressement le courage personnel avec lequel M. Spitzer énonce, dans une ambiance de chauvinisme alimentée par tant de victoires au front, au beau milieu de cette »deutscheste aller Zeiten», en 1918, des idées et des convictions diamétralement opposées à l'opinion. Et il s'agissait là d'une opinion allant jusqu'à exiger la suppression de l'enseignement des langues étrangères (p. 53 s.; p. 63, où est citée une phrase chauviniste de 1914, due à Hugo Schuchardt [1]).

A titre de curiosités, voici quelques-uns des »Ersatzwörter» qu'ont proposés les plus belliqueux des activistes du Deutscher Sprachverein et que ridiculise ici M. Spitzer. *Ersatzglied* pour *Prothese* (»man stelle sich vor, ein invalider Offizier sage zu einem Burschen: Gib mir mein Ersatzglied!» p. 25), *Leitmann* pour *Leutnant*, *Trottweg* pour *Trottoir* (p. 38), *Neukastel* pour *Newcastle*, *die Konte* pour *das Konto* (p. 39); *Seelenschieferl*, proposé, si bien plaisamment, à titre de substitut de *Psychoanalytiker* (p. 60). —

Les *Katalanische Etymologien* de 1918 constituent une série de petits articles présentés dans l'ordre des mots-tête catalans.

---

[1] A propos de Hugo Schuchardt, je me permets de relever l'intérêt historique qu'offre le passage suivant que je trouve dans son livre *Slavo-deutsches und Slavo-italienisches*, publié en 1884: »So wird der Purismus le cht zur Geschichtsfälschung» (p. 136).

afinar. — Sans compter un très grand nombre de passages du tome I des *Rondayes* que j'ai annotés, ce mot s'y trouve même dans l'*Advertencia preliminar* de l'éditeur (p. XIII): *Una cosa he de fer de present: encara que publich tots aquests toms. ¡ que no s'en venga cap esquitarell ab cinch sous quatre sous sobre si hi falta tal ó qual rondalla! Es segur que n'hi faltarán, unes perque no les hauré afinades, altres per que a mon entendre no haurán treta romana* ('ont été jugées de trop peu de poids'), *y altres perqué no les hauré trobades posadores.* Pour l'évolution du sens, l'hypothèse de M. Spitzer, contraire à celle de Meyer Lübke, pourrait être appuyée par l'analogie sémantique du finnois *tarkata*, verbe dérivé de *tarkka* 'fin' (cf. *afinar*) et signifiant couramment 'examiner avec attention'.

aixecar 'heben, erheben'. — Je pense que l'étymologie de Vogel pourrait être soutenue *mutatis mutandis*. N'y a-t-il pas lieu en effet de prendre *EX-SICCARE dans le sens de '*dessécher*', sans passer par un **sec* 'sol' hypothétique? Dans la langue des marins, ce »*dessécher*», appliqué à l'origine à l'acte de lever les voiles pour les sécher à l'air et au soleil, a pu finir par signifier l'acte de 'lever' en général. Je vois un parallèle incomplet de ce passage sémantique dans l'histoire du suéd. etc. *lyfta*, allem. *das Visir lüften*, verbe qui, dérivé de *luft* 'air', signifiait un jour 'aérer' et signifie aujourd'hui 'lever', 'lever du sol'. Cf. *s'essorer* 'sich erheben', REW EXAURARE. — J'ai annoté des formes fortes en *-í-* qui, elles surtout, rendent difficile d'accepter l'étymologie *EX-SACCARE proposée aujourd'hui par M. Spitzer contrairement à *Neuphil. Mitteil.* XV (1913), p. 167, en haut: les *Rondayes* I offrent en effet, outre des formes faibles comme *axicár* (p. 69, 141, 289), *axicát* (149, 299), *axicás* (299), et en regard de formes fortes avec *-é-* comme *axeca* (169, 206, 209, 212, 234, 289, 292, 295, IV 61), *axech* (292, 299), *axéquet* 'lève-toi' (212), de celles qui sont écrites avec *-i* : *axíquet* 'lève toi' (206, 209, 299), ces derniers passages étant curieux parce qu'ils montrent une apparence de jeu phonique de *-í-* contre *-é-*, selon les cas: *Axiquet, qu'es hora* dit une réplique et le récit continue une ou deux lignes plus bas: *S'axeca; y el Rey . . .*, ou *Jo no m'axech . . .* — Ces formes fortes en *-é* ou en *-í* plaident pour SICCUS.

d'amatent 'eilig'. — La seconde des deux alternatives (ADMITTENTE) est assurée par l'explication d'Alcover cité par M. Spitzer. Des exemples comme celui-ci m'avaient fait aboutir au même résultat: *La dona veentlo tant admetent, tan compost y tan remirat, se va tranquilisar* (Rond. I 34) — c'est un roi »si

'affable', si complaisant et si plein d'égards»; de même Rond. IV 75: *tot amatent y rioler* 'tout affable et souriant'. Ce sont des sens donnés pour le majorcain par Amengual et que l'on retrouve même dans le catalan de l'*Advertencia preliminar* du tome I des Rondayes (p. XV), où les contes populaires sont qualifiés de *tan discretes, tan agudes, tan amatents, tan etxerevides* ('aixeri[bi]des'), *tan gentils, tan ben tallades.*

-aina (sub voce: »Span. *belén*»). — Voici, à ranger à côté de *dolsaina*, un autre cas assuré de gallicisme: franç. *poulaine* > cat. esp. portug. *polaina*, à ajouter REW 6361; de même, port. *sotaina* (à côté de *sotana*). C'est avec les mots comme cat. *moixaina*, esp. et cat. *garambaina* 'Flitter' qu'il faut ranger cat. *coloraina* 'grelle Farbe' (cast. *colorín*; Ruyra 180 qualifie un béret de *tan ple de flors y coloraynes de mal gust*). A côté de *llantén*, PLANTĀGINE est représenté par un esp. *plantaina* [à ajouter entre crochets REW 6577]. — A côté de *andar a la gandayna* 'herumschweifen', j'annote un *córrer la gandayna*, dit dans Rond. I 183 en parlant des voleurs de profession. — La *Gaya* (1474 ou 75) ne donne, en fait de mots-rime en *-ayna*, que *váyna* et *amayna*, avec composés.

berbes. — Même signification de 'plaisanterie', mais en admettant notre mot au singulier: »*Ell no poden fer una berba ab tu, segons veig*». [Réponse indignée:] »*¡Ara es hora de berbes!*» Rond. I 171. — Un *emberbollar* Rond. I 157, Vogel *embarbollar* 'strudeln, stottern', se rattache naturellement à BARBA, sans l'intervention de notre VERBUM. — *potxes* 'Witze', *potxós* Rond. IV 54: est-ce qu'il ne faudra pas chercher quelque lien de parenté entre ce mot et holland. *poets*, allem. *Potzdonnerwetter, Possen reissen*?

confegir. — Voici encore un exemple du sens de 'mettre à sa place' que montrent les citations finales de Spitzer: *Però, homo, ¿que no veus que me tayes ses cames?* [Réponse:] *Ja les te confegirás* Rond. I 181.

denou. — Comme dans le second des exemples de Spitzer, un *denou* 'Unfall' ou du moins 'surprise désagréable' se trouve dans *per no tenir un denou* Rond. I 28. Dans Rond. I 146, également, des marins entendant crier sans motif à un bonhomme restant sur la plage, pensent *qu'aquell homo tenía un denou*, 'qu'il souffrait quelque accident'. — Autres exx. de *venir de nou*: Rond. I 107, IV 69. — Passage sémantique analogue: esp. *¿ha habido novedades?* 'est ce qu'il y a eu quelque accident?' *Me ha llegado su carta sin novedad* 'sans détours, sans retard ou sembl.'; cf. l'ital. *è arrivata una gran novità,*

l'avete sentita la novità, etc., avec un *novità* »tolto pari pari dal francese» (Rigutini et Fanfani) et qui, lui, ne signifie que 'novella, annunzio di fatti recenti'.

a desora est aussi esp.: *a deshora(s)* 'fuera de hora o de tiempo', 'de repente, intempestivamente' (Acad.).

dir. — De même: *torná a fer un parey de viatjes . . . y sempre li digué de lo millor* Rond I 138, 'il réussit'. Ce sens rappelle l'italien: *oggi ho la disdetta, non mi riesce di* . . . et semblables: *non ci dice* (»detto di cosa e specialmente di colore, abito e simili, vale 'non si accorda bene con l'altro'»); *l'un cor mi dice ke si disdice* 'l'un des deux cœurs me dit que cela ne convient point', passage d'une chanson toscane du XIII[e] siècle (Monaci, *Crestom.*, p. 85). Le *das sagt mir zu* allemand, suéd. *det tilltalar mig*, c'est ce qui en français fait un *cela me chante* (Villatte, *Parisismen*, et ailleurs).

eixorc. — L'importante trouvaille qu'a faite M. Spitzer d'un *exòrch* rimant en *-ò-* est confirmée par les notes et extraits que j'ai pris sur le *Torcimany*, ms. inédit de l'Escurial qui contient un dictionnaire de la rime provençal ou catalan du commencement du XV[e] siècle J'y trouve en effet un *exorcha* rimant avec *cauorcha* et composés, avec *torcha* et composés, *porcha*, *Malhorca*, *Menorcha*, tous réunis sous la rubrique *o plenisonant.*

encivellar. — L'étymologie de Mussafia-Spizer me paraît définitive. Quelques exemples de plus se rencontrent dans Rond. I: un cordonnier fanfaron, pour tuer quelques mouches, *ab sa forma les encivella manciula*, *y va veure que n'havía mortes quatre y baldades vuit* (51); il y a quelqu'un qui *encivella cossa y sempenta* à une sorcière (114) [Pour ce *sempenta*, catal. *empenta*, j'accepte l'explication donnée par M. Spitzer, ici, s. v. *ensent-demá*] et quelqu'un qui, dégaînant une épée, *encivella ventay* pour tailler une tête (268).

endemesa. — Ce n'est pas précisément un 'Streich', mais bien une 'lâcheté' ('pitoyable manque de courage') que ce mot rare paraît signifier dans un contexte de Rond. I 184, où, après nous avoir raconté le fait, on en résume l'essentiel en le qualifiant de *tal endemesa.*

-era. — *casera* est fréquent dans les historiettes de vieilles filles de Rond. I. Un *jeguera* 'envi de dormir' s'y trouve p. 62; un *gratera* 'prurit' dans IV 63. L'avant-propos au tome V se termine ainsi: *I si n'hi ha que mos ho critiquen* [l'orthographe admise], *poren criticar fins que tenguin critiquera* . . .

estabanar. — A côté du cat. *entabornir*, il y a *estabornir.*

estebornir, qu'en fait de lexicographes, Saura paraît être le seul à donner pour le catalan, mais qui se lit par exemple dans les *Cuentos populars catalans* de Maspons y Llabrós, p. 127 (*li doná tants de cops que'l deixá mitj estebornit y mort*; même tournure à la p. 128) et chez Catalá, *Solitut* 139 (*mitj estabornida, tota plena de sang*), et qui se répète par les *estabourli*, *estabour(d)i*, *estabourni* etc. de Mistral, les *estabo(z)ir*, *estabordir*, *-ornir* de Levy.

esvahir. — Un ex. majorcain: *sa gran acció qu'has feta amit d'esveir aquella cova de lladres* Rond. IV 75.

guaspa. — Je corrige suivant Ollerich (1887), Niepage (1910) et Spitzer (ici) l'explication inexacte que je donnais de *cuantre* dans *Neuphil. Mitteil.* XVIII (1917), p. 154.

llavonses, à la fin. — Il ne faut pas réunir par conséquent ce majorc. *idò* avec l'anc. franc. *idonc* ou *adonc*, que Meyer-Lübke (*Gramm.*, III, § 486) considère comme contenant le même élément pronominal initial qui se distingue dans *i-cel*, *ici*.

Nachträge (p. 36). — J'admets la justesse de la critique à laquelle est soumise ici mon hypothèse concernant *fer s'aviona*, et je fais mienne la note de M. Spitzer, p. 25.

O. J. Tallgren.

V. Tarkiainen, Miguel de Cervantes Saavedra. Elämä ja teokset. [Su vida y sus obras] Porvoo, Werner Söderström Osakeyhtiö, 1918. — 400 [+ 2] págs. en octavo, más 5 láminas fuera de texto. Precio: marcos finlandeses (= francos) 12: —.

Esta extensa y esmerada monografía finesa merece que se la señale en la única revista profesional de los neofilólogos de Finlandia. El doctor Tarkiainen, docente de literatura patria en esta Universidad de Helsingfors, se ha documentado últimamente como especialista del novelista finés clásico Aleksis Kivi, cuyo estudio coronó hace pocos años con un nutridísimo e importante volumen. El haber profundizado ahora el señor Tarkiainen sus lecturas del gran Español hasta emprender y llevar a cabo la presente semblanza destinada al público literato finés, se explica por el método comparativo adoptado y por resultar de bastante alcance los puntos de semejanza y de contacto entre los dos maestros de la novela. Constituye el libro una

redacción ampliada de cursos universitarios que profesó el autor durante el año escolar de 1916—17 al desempeñar el papel de encargado de la cátedra de historia literaria patria y universal. — Ha procurado el señor Tarkiainen aprovechar dentro de los límites de lo posible las más conspicuas publicaciones de la literatura cervantina mundial, sometiéndolo todo a una crítica personal y mirando especialmente a cuanto pueda ser útil para lectores fineses. Son muchos, dice el prólogo, los puntos de de controversia, y de no poco alcance algunos de ellos, en los que el autor se ha visto precisado a echa por camino propio descartándose de las opiniones de otros críticos; acaece esto, por ejemplo, en lo tocante al enigmático documento relativo al casamiento de Isabel de Saavedra (p. 71 y sigs.). Insértanse numerosos extractos de los textos cervantinos en una traducción finesa provisoria, esperando la definitiva de conjunto que se viene preparando desde hace años por otro hispanista finés. Cuán pocos hayan sido hasta la fecha los contributos del Norte de Europa a la literatura cervantesca profesional, se infiere, dice el señor Tarkiainen, del caso hecho que no ha salido hasta hoy día otro estudio moderno y completo alguno sobre Cervantes, en idiomas escandinavos y ni siquiera en alemán, siendo el inglés el más próximo de los idiomas que poseen una traducción completa de sus obras.

Tras una *Introducción* de 28 páginas viene un capítulo titulado *La vida* (págs. 31—97). ». . . Conoció a los ínfimos de la sociedad y aprendió a mirar el mundo desde el punto de vista de éstos también. Así hizo acopio de experiencias e impresiones personales cosechadas en campos vírgenes, impulsos que encaminaron su desarrollo interior en una dirección más libre y más subjetivo de cuanto solía ser el caso en la España de por entonces. . . . Al encontrar cerrado un día el mundo de las glorias heróicas y de las ideales, el de sus ensueños juveniles, ve abrírsele otro más íntimo, . . . en donde se siente independiente y poderoso. Llega a ser un observador y pintor de la vida, que concede en vez de negar, comprende en vez de juzgar. De poeta pobre y desdeñado se transforma en un príncipe del espíritu, rico y feliz . . . no tan exuberante de savia inagotable y múltiple como un Shakespeare, no tan diformemente expansivo y diluvial como un Rabelais, pero grandiosamente sublime en su concentrada energía, gigante espiritual abrazador de universos al sondear, en su *humour* todopoderoso, lo alto y lo hondo del alma humana. Aun como artista, con-

serva el carácter de su nación: una gravedad majestuosa y una sublime altivez, la verdadera grandeza española.»

Las demás partes del libro tratan de las obras de Cervantes, primero de las *menores* (págs. 103—244) y últimamente del *Quijote*, con doce páginas de *resumen* final, más dos de *conspectos cronológicos* y cuatro de *bibliografía*. Cítanse en ésta última entre otras, obras y demás publicaciones de Buchanan, del Habanero José María Chacón (1917), de José Ortega y Gasset (1914), de Rennert, Gustave Reynier (1914), Schevill, André Suarès (1916), etc., así como de muchos críticos Alemanes y Escandinavos. — En el extenso capítulo dedicado al Quijote, se encuentra, entre otras cosas, un breve análisis comparativo o una característica de los contributos ofrecidos hasta la fecha por los representantes de las diferentes naciones cultas: Españoles (mencionándose Vicente de los Ríos, Pellicer, Clemencín, Hartzenbusch, Máinez, Cortejón, Rodríguez Marín, Menéndez y Pelayo, Ortega y Gasset), Franceses (Mérimée, Sainte-Beuve, Morel-Fatio etc.), Ingleses (Fitzmaurice-Kelly, Ormsby), Alemanes (Schelling, Rosenkranz, Herder, Heine), Rusos (Turguéñef, Merexkofski).

Parte de los gastos de imprenta se han cubierto con subsidios concedidos de un Fondo instituído, para fomentar la literatura en idioma finés, por la Dieta de Finlandia.

O. J. Tallgren.

***Kristoffer Nyrop**, Lærebog i Italiensk*, udarbejdet til Selvstudium og Undervisning. Fjerde forbedrede Udgave. København—Kristiania, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1919. 160 S. 8:o.

L'éminent romaniste danois Kristoffer Nyrop est aussi un auteur pédagogique de grand mérite. L'on connaît ses grammaires et manuels d'espagnol et d'italien modernes, tous parus en plusieurs éditions, ce qui prouve leur utilité pratique pour l'enseignement universitaire aussi bien en Danemark que dans les autres pays scandinaves et en Finlande.

Le *Manuel d'italien* que nous avons sous les yeux est intimement attaché à la *Grammaire italienne* de M. Nyrop, attendu qu'il contient un certain nombre de textes qui servent expressément à illustrer telle et telle règle de cette grammaire par rapport à la phonétique, l'orthographe et la morphologie

de l'italien moderne. Mais entre ces textes «grammaticaux», qui sont munis d'une traduction en langue danoise, se trouvent insérés des morceaux de lecture de toutes sortes. Il y a là des textes se rattachant à la vie journalière, des anecdotes, des poésies, des passages tirés des bons auteurs italiens et enfin, en appendice, des modèles de correspondance. Tout cela est fort instructif à plusieurs points de vue et donne l'impression que l'ouvrage est composé selon un plan mûrement délibéré. Je tiens à annoter spécialement l'excellente idée de l'auteur d'indiquer, pour une partie du manuel, l'accentuation, ainsi que la prononciation de certaines lettres *(e, o, z)*, par des signes diacritiques et par l'aspect typographique des caractères.

Somme-toute: ouvrage pédagogique digne des plus grands éloges, mais qui demande au lecteur une attention rigoureuse.

A Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 30. November 1918, wo anwesend waren der Vorstand und 10 Mitglieder des Vereins sowie als Gast Schulrat Dr. *Ralf Saxén*.

§ 1.

Das Protokoll vom 26. Oktober 1918 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Prof. *A. Wallensköld* hielt im Anschluss an die Arbeit »Étude sur l'emploi de l'argot des malfaiteurs chez les auteurs romantiques» von N. E. Taube (Diss. Uppsala, 1917) einen Vortrag über l'Argot des malfaiteurs. Der Vortragende ging näher auf die Frage nach dem Ursprung dieses Idioms ein und hob hervor, dass es teils aus bewussten Umbildungen — also gewissermassen eine Geheimsprache —, teils aus unbewussten Umbildungen besteht und teils seinen Wortschatz aus dem Südfranzösischen geschöpft hat, welche Mundart die Verbrecher als Galeerensklaven im Mittelmeergebiete zu lernen Gelegenheit hatten.

§ 3.

Schulrat Dr. *Rolf Saxén* referierte die Frage nach der Anwendung des Systems des sogenannten Sprachkomitees im neusprachlichen Unterricht. Der Vortragende hob hervor, dass er bereits früher Gelegenheit gehabt hatte, seinen Standpunkt zum System klarzulegen und dass er demzufolge gezwungen sei manches zu wiederholen, andererseits aber habe er vorläufig keine praktische Erfahrung über die Anwendbarkeit des Systems im fremdsprachlichen Unterricht. Da es nicht in Frage kommen konnte, sich auf eine Diskussion über das ganze System einzulassen, wie es von dem Komitee entwickelt worden ist, wollte sich der Ref. nur auf denjenigen Teil davon beschränken, der im praktischen Unterricht die wichtigste Rolle spielt, die sogenannte allgemeine Satzlehre. Der Ref. war davon überzeugt, dass in dem muttersprachlichen Unterricht die Zukunft dem neuen System gehöre, das die Schüler zu einer wirklichen Analyse und einer vertieften Betrachtung des Sprachbaues zwinge. Wenn dies der Fall sei, müsse sich jeder Sprachunterricht vor einem System beugen, das so grosse pädagogische Vorteile darbiete, obgleich es sich im fremdsprachlichen Unterricht in einigen Punkten etwas schwerfällig gestalten würde. Die Besorgnisse in letztgenannter Hinsicht seien aber kaum begründet. — Die Grundbegriffe *Meinung*, *Aussage*, *Satz* sollten bei jedem Sprachunterricht vollständig klargelegt werden; auch die fremden Sprachen würden davon Nutzen haben. Hinsichtlich der sprachlichen Analyse im übrigen, bes. der Einteilung der Unterordnungen in *Glieder*, könnte es scheinen, als ob grössere Schwierigkeiten entstehen würden, da ja die Schüler nicht ohne weiteres den fremden Text verstehen. Der Ref. betonte aber, dass auch bei der Methode, die gewöhnlich bei der Erklärung eines fremden Textes angewandt wird und angewandt werden muss, der Lehrer auch bisher immer — obgleich die Methode im übrigen variiert haben mag —, wie das vom Komitee vorgeschlagene System voraussetzt, verfahren hat, d. h. er hat aus einer längeren Meinung zuerst das Wichtigste herausgenommen, um dies dann nach und nach mit den beigefügten Bestimmungen auszufüllen. Er hat also unbewusst nach dem neuen System analysiert. Wenn dies System allgemein eingeführt wird, könnte er folgerichtiger und bewusster als früher bei der vorbereitenden Durchmusterung des Textes das System befolgen. Nachdem ein Text so vorbereitenderweise durchgemustert worden ist, würde sich eine genaue Analyse ziem-

lich leicht gestalten. Die Meinungen wurden zuerst vorbereiterderweise durchgemustert, als ob der Text den Schülern unbekannt gewesen wäre und es gegolten hätte, ihn den Schülern zu erklären, und wurden dann einer vollständigen Analyse unterworfen. Das wichtigste sei, dass man nicht hinsichtlich eines durch Bestimmungen erweiterten Gliedes sagen dürfe, das *Gliedwort* sei Bestimmung des *Gliedwortes* des *Obergliedes*. Man sollte sich also hinsichtlich eines Gliedwortes so ausdrücken, dass es Gliedwort (Objektwort, Prädikativwort, u. s. w.) eines Obergliedes ist, dessen Gliedwort wieder dieses oder jenes Wort ist. Kürzer und geschmeidiger ausgedrückt: Dieses oder jenes Wort ist das Objektwort, das Obergliedwort ist dieses oder jenes. Dies sei vielleicht etwas weniger geschmeidig als die bisherige Ausdrucksweise, biete aber den unschätzbaren Vorteil, dass es den Schülern einen richtigeren Einblick in die Struktur der Sprache und das gegenseitige Verhältnis der Glieder gewähre. — Übrigens dürfte das neue System bei dem neusprachlichen Unterricht kaum auf Schwierigkeiten stossen, sondern im Gegenteil mehrere Vorteile bieten, u. a. den, dass man in diesem Unterricht, ebenso wie im muttersprachlichen, nicht gezwungen ist, sofort auf eine vollständige Einteilung aller Bestimmungen einzugehen.

In der auf den Vortrag folgenden Diskussion äusserte Prof. *Wallensköld*, der prinzipiell mit dem Standpunkt des Komitees einverstanden war, die Meinung, dass das neue System sich im fremsprachlichen Unterricht etwas unbequem gestalten würde; u. a. sei schon die neu zu schaffende Terminologie eine ernste Schwierigkeit z. B. beim französischen Unterricht. Im fremdsprachlichen Unterricht wäre vielleicht das alte System beizubehalten. — Dr. *Saxén* betonte, dass sich die Schüler erst mit den fremden Sprachen zu beschäftigen beginnen, nachdem sie bereits mit dem neuen System im muttersprachlichen Unterricht vertraut geworden sind. — Lektor *L. Granit* hob hervor, dass der Lehrer beim fremdsprachlichen Unterricht auf die Terminologie der vorhandenen Grammatiken angewiesen sei und dass eine zu reichhaltige Analyse nicht wünschenswert erscheine.

In fidem:

Emil Öhmann.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 25. Januar 1919, wo anwesend waren der erste Vorsitzende und 17 Mitglieder.

§ 1.

Anstelle des abwesenden Schriftführers wurde Unterzeichneter vom Vorsitzenden aufgefordert das Protokoll zu führen.

§ 2.

Das Protokoll der vorhergehenden Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 3.

Schulrat Dr. *S. Nyström* hielt einen Vortrag über die Frage des Befähigungsnachweises für Lektorstellen in den modernen Sprachen. Der Inhalt des Vortrags war kurz zusammengefasst folgender:

»Die zurzeit geltende Schulordnung erachtet die Befähigung zur Übernahme einer Lektorstelle in den »Hauptfächern» erwiesen durch die Zensur · laudatur in der philosophischen Kandidatenprüfung. Für die Nebenfächer bestehen keine genauen Bestimmungen; es heisst jedoch, der Bewerber solle »gründliche Kenntnisse in den zu dem betreffenden Amt gehörigen Fächern» besitzen; gilt Französisch neben Deutsch als »Hauptfach», so ist für das Amt eines Lektors der neueren Sprachen mithin die Zensur laudatur der Kandidatenprüfung zu fordern; ist die erstere Sprache dagegen als »Nebenfach» anzusehen, so scheint die akademische Zensur nicht für den Befähigungsnachweis erforderlich zu sein, sofern der Bewerber gründliche Kenntnisse in dem Unterrichtsfach besitzt.

Dafür, dass das Französische neben dem Deutschen für den Lektor der neueren Sprachen ein »Hauptfach» ist, spricht unter anderem die Tatsache, dass auf der Gymnasialstufe, die in erster Linie zum Lehrbereich des älteren Lektors gehört, für das Französische nicht weniger als 12 (= 4 + 4 + 4) Wochenstunden angesetzt sind, für das Deutsche 10 (= 4 + 3 + 3), und dass die schriftliche Reifeprüfung nach freier Wahl im Deutschen oder im Französischen abgelegt werden kann. Zieht man aber die gesamte Stundenzahl der beiden Sprachen in Betracht — Deutsch 25, Französisch 12 Wochenstunden —, so erscheint das Französische natürlich im Ver-

gleich mit dem Deutschen als »Nebenfach». Eine solche Verteilung der Fächer dürfte jedoch von der Schulordnung nicht vorausgesetzt sein.

Um Klarheit darüber zu gewinnen, welches der frühere Standpunkt der Oberschulverwaltung in dieser Frage gewesen ist, hat der Referent die in der Oberschulverwaltung aufbewahrten Ernennungsprotokolle sowie die Qualifikationsnachweise der Lehrer durchgesehen und sich dadurch einen Überblick über die diesbezüglichen Verhältnisse bis in die Mitte des verflossenen Jahrhunderts zu verschaffen gesucht. Bis in die 90er Jahre war der Befähigungsnachweis für die Lehrer des Französischen in theoretischer Hinsicht recht unbestimmten Inhalts; meistens hatten die Inhaber der betreffenden Lehrerstellen ein von dem Universitätslektor der französischen Sprache ausgestelltes Zeugnis beigebracht; bisweilen waren sie entweder selbst im französischen Sprachgebiet geboren oder sie hatten sich mehrere Jahre daselbst aufgehalten.

Als in den 90er Jahren an den Lyzeen Lektorstellen für Deutsch und Französisch eingerichtet wurden und zu derselben Zeit an der Universität Gelegenheit geboten wurde das philosophische Kandidatenexamen in der Weise abzulegen, dass germanische und romanische Philologie als ein Fach gewählt werden konnten, wurde die Erwerbung der Zensur laudatur in dieser Fachkombination zum Befähigungsnachweis für Lektorstellen der neueren Sprachen. Diese Zensur in der Kombination von germanischer und romanischer Philologie haben die meisten derzeitigen Lektoren der neueren Sprachen erworben.

Im ersten Jahrzehnt dieses Jahrhunderts wurden die germanische und die romanische Philologie für die Kandidatenprüfung als zwei getrennte Fächer aufgestellt. Dabei wurde die Erwerbung der höchsten Zensur in beiden zu einer recht anspruchsvollen Leistung. So haben denn auch die meisten Neuphilologen neben der Zensur laudatur in der germanischen Philologie nur die Zensur cum laude approbatur in der romanischen Philologie angestrebt. Es fragt sich nun, ob die letztere Zensur als hinreichender Befähigungsnachweis für die Lektorstellen angesehen werden darf. Formell hängt dies, wie oben dargelegt, davon ab, ob das Französische als »Haupt-» oder als »Nebenfach» zu betrachten ist. Aber die Frage hat noch eine andere Seite: garantiert die Zensur cum laude approbatur eine genügende theoretische und praktische Beherrschung des Französischen und eine hinreichende Fertigkeit mit Rücksicht auf das Verständnis französischer Literatur?

Der Referent hatte seinesteils die Auffassung gewonnen, dass diejenigen, die diese Zensur erworben hatten, wohl theoretisch hinreichend vorgebildet waren, vielleicht auch im mündlichen Gebrauch der Sprache befriedigende Fertigkeit besassen, obwohl er in letzterer Hinsicht bisweilen auf recht grosse Mängel gestossen war. Aber er war zu der Ansicht gekommen, dass sie nicht immer in wünschenswertem Grade französische Literatur verstanden. Die französische Literatur, die doch bei der geringen Stundenzahl in unseren Schulen durchgenommen wird, ist recht buntscheckig und setzt die Kenntnis eines recht umfangreichen Wortschatzes voraus; ihr volles Verständnis fordert ausserdem ein gründliches Eindringen in die französische Begriffs- und Gefühlswelt, in französische Verhältnisse und Denkgewohnheiten, wie es nicht ohne tiefgehendes Studium erworben werden kann.

Bei der Besetzung der Lektorstellen war jedoch seitens der Oberschulverwaltung unter dem Zwang der Verhältnisse als Befähigungsnachweis wenigstens vorläufig die Zensur cum laude approbatur in der romanischen Philologie aufgestellt worden. Wäre nämlich die höchste Note gefordert worden, so hätten sich von formell kompetenten Bewerbern nur solche gemeldet, die die Zensur laudatur in germanischer und romanischer Philologie besassen. Die Prüfung in dieser Fachkombination lässt hinwieder keine so gründlichen Kenntnisse im Französischen voraussetzen wie die Zensur cum laude approbatur in der romanischen Philologie allein. Der Referent wünschte Bescheid darüber zu erhalten, welchen Standpunkt die Mitglieder des Neuphilologischen Vereins in der Frage einnehmen und ob sie die Zensur cum laude in der Romanistik als hinreichenden Befähigungsnachweis für die Lektorstellen des Französischen ansehen.»

Die anschliessende Diskussion wandte sich vor allem der Frage zu, welche Zensur für die Kompetenz im Unterricht des Französischen als die niedrigste zu betrachten sei. — Prof. *A. Wallensköld* wollte die Grenze bei »cum laude» gezogen wissen, auch wenn dass Französische als Nebenfach angesehen werde. Eine Ersetzung von »laudatur» in romanischer Philologie durch eine Kombination von »cum laude» in diesem Fach und »laudatur» in Ästhetik und neuerer Literatur sei durchaus abzulehnen. Übrigens werde schon für »cum laude» im Französischen ein beträchtliches Pensum literarischer Lektüre gefordert, sodass ein »laudatur» in Ästhetik kein merkbares Plus bedeute. — Dr. *A. von Krœmer* sprach

den Wunsch nach einer Modifikation des Sprachstudiums an der Universität in dem Sinne aus, dass die Realien und die literarische Lektüre stärker betont würden. Hierauf erwiderten Prof. *Wallensköld* und Prof. *U. Lindelöf*, dass eine solche Modifikation bereits im Lehrerkandidatenexamen verwirklicht sei, dass sie aber keine besondere Anziehungskraft bewiesen habe. Doch könne möglicherweise bei freierer Wahl der Prüfungsforderungen ein gutes Resultat erzielt werden. — Dr. *Nyström* hob noch hervor, dass ein günstiges Ergebnis zu gewinnen sei durch eine Trennung der beiden Hauptfremdsprachen und durch Kombination einer derselben mit anderen Fächern, z. B. von Französisch mit Latein oder mit Unterricht in der Muttersprache auf der Unterstufe.

Die Diskussion sollte als Antwort auf die von Dr. Nyström gestellten Fragen gelten.

In fidem:

E. Svibergson.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 22. Februar 1919, wo anwesend waren der Vorsitzende und 7 Mitglieder.

§ 1.

In Abwesenheit der beiden Vorsitzenden zu Anfang der Sitzung wurde das Wort von Dr. *O. J. Tallgren* geführt.

§ 2.

In Abwesenheit des Schriftführers übernahm der unterzeichnete die Führung des Protokolls.

§ 3.

Das Protokoll vom 25. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 4.

Der Schriftführer verlas folgenden Bericht der Revisoren über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1918—1. Januar 1919:

»Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1918—1. Januar 1919.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1918	Fmk.	975: 78
Zinsen für das Jahr 1917	»	9: 11
Jahresabgaben der Mitglieder	»	1,080: —
Abonnements der Neuphil. Mitteil. 1918 . .	»	590: —
Verkaufte Exemplare der Neuph. Mitt. früherer Jahrgänge	»	57: 50
Von der Universität für Mémoires VI angewiesen	»	875: 90
Von der Universität für Neuph. Mitt. 1918 angewiesen	»	1,000: —
	Summe Fmk.	4,588: 29

Ausgaben:

Druckkosten der Neuph. Mitt. 1917, Nr 5—8.	Fmk.	1,459: —
» » » » 1918, Nr 1—6 (teilweise)	»	1,200: —
Sonstige Druckkosten und Verschiedenes . .	»	263: 80
Postporti	»	283: 65
Anzeigen	»	74: —
Bedienung und Einkassierung	»	60: —
Kassenbestand am 31 Dez. 1918.	»	1,247: 84
	Summe Fmk.	4.588: 29

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors, den 16. Febr. 1919.

Carin Rosenius. *Barbi Nyberg.*»

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 5.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: Frau Konsul *Cessie Wallin* und Cand. Phil. *Veera Vesterinen.*

§ 6.

Dr. *O. J. Tallgren* erstattete in französischer Sprache ausführlichen Bericht über Dr. Edwin Hagfors' französische Anthologie »Otteita ranskalaisten klassikkojen teoksista», Helsinki 1918, und über Dr. Walter O. Streng's Schulausgabe von Alphonse Daudet, Tartarin de Tarascon, Porvoo 1918 [1]. Anlässlich des Berichts äusserten sich Dr. *E. Hagfors* und Prof. *A. Wallensköld*

§ 7.

Auf Antrag des Vorsitzenden, Prof. *Wallenskölds*, beschloss der Verein wegen der materiellen Schwierigkeiten in diesem Jahr das Jahresfest nicht zu feiern.

§ 8.

Der Vorsitzende teilte mit, dass zufolge des neuen Vereinsgesetzes vom 4. Januar 1919 die Statuten des Vereins einer Prüfung und Ergänzung unterworfen werden müssten, und schlug vor zu diesem Zweck ein Komitee einzusetzen. In dasselbe wurden gewählt: Prof. *A. Wallensköld*, Prof. *H. Suolahti*, Prof. *U. Lindelöf*, Dr. *E. Hagfors* und Dr. *I. Uschakoff*.

§ 9.

Prof. *Wallensköld* besprach auf Französisch den neuerschienenen fünften Band von F. Brunot's Histoire de la langue française des origines à 1900.

In fidem:

A. v. Krœmer.

Eingesandte Literatur.

Ferdinand Brunot, Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome V: Le français en France et hors de France au XVII[e] siècle. Paris, A. Colin, 1917. VII + 445 p. gr. in-8°. Prix: 12 fr. 50, relié 17 fr. 50 (avec majoration temporaire de 20 %, resp. 60 % sur la reliure).

Eilert Ekwall, Scandinavians and Celts in the North-West of England (= Lunds Universitets Årsskrift, N. F., Avd. 1,

[1] Siehe oben, S. 25 ff.

Bd 14, Nr 27). Lund, C. W. K. Gleerup — Leipzig, Otto Harrassowitz, 1918. XIV + 125 S. Preis: Kr. 4: —.

Engelske Forfattere for Gymnasiet, N:o 4: The Dickens Reader, edited and annotated by *Vilhelm Stigaard*. Second Edition. Kjøbenhavn—Kristiania, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag. Texts, 134 p. 8:o, 1918. — Notes, 91 p. 8:o, 1919.

Axel Kock, Altnordischer *u*-Umlaut in Ableitungs- und Beugungsendungen (= Lunds Universitets Årsskrift, N. F., Avd. 1, Bd 14, Nr 28). Lund, C. W. K. Gleerup — Leipzig, Otto Harrassowitz, 1918. 30 S. 8:o.

Ernst A. Kock, Jubilee Jaunts and Jottings. 250 Contributions to the Interpretation and Prosody of Old West Teutonic Allitterative Poetry (= Lunds Universitets Årsskrift, N. F., Avd. 1, Bd 14, Nr 26). Lund, C. W. K, Gleerup — Leipzig, Otto Harrassowitz, 1918. IV + 82 S. 8:o. Preis: Kr. 2: 75.

Eugen Lerch, Die Bedeutung der Modi im Französischen. Leipzig, O. R. Reisland, 1919. VIII + 111 S. 8:o. Preis 4 Mark.

Axel Lindqvist, Urg. *ðazan-*, *ðaza-* in Wörtern des Typus ahd. *siohtago*, mnd *rikedage*, an. *skildagi*, bezw. mhd. *irretac* (= Lunds Universitets Årsskrift, N. F., Avd. 1, Bd 14, Nr 25). Lund, C. W. K. Gleerup — Leipzig, Otto Harrassowitz, 1918. 45 S. 8:o. Preis: Kr. 1: 50.

Kristoffer Nyrop, Lærebog i Italiensk, udarbejdet til Selvstudium og Undervisning. Fjerde forbedrede Udgave. København—Kristiania, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1919. 160 S. 8:o.

Solmu Nyström, Lärobok i franska. I. Läsestycken. Borgå, Werner Söderström, 1918. VIII + 298 S. 8:o.

Friedrich von Schiller, Wilhelm Tell, johdannolla ja sanaselityksillä varustanut *Aarne Honka*. (= Saksalaisia kouluteksteja, useiden koulumiesten avustamana julkaissut H. Suolahti, VI). Porvoo, Werner Söderström, 1918. IX + 166 S. 8:o. Sanasto 109 S. 8:o Preis: Fmk. 3: —.

K. Sneyders de Vogel, Syntaxe historique du français. Groningue, La Haye, J. B. Wolters, 1919. VIII + 390 p. in-8°. Prix: fl. 7,50.

Hilja Walldén, Leitfaden für den ersten Unterricht im Deutschen, nach S. Alge, S. Hamburger und W. Rippmann für finnische Schulen herausgegeben. Porvoo, Werner Söderström, 1918. 124 S. 8:o nebst 7 Bildern. Preis: Fmk. 2: 50.

Schriftenaustausch.

Annales de la Faculté de Droit d'Aix, tome VI, nos 3—4 (Juill. — Déc. 1912); tome VII, nos 1—2 (Janv. — Juin 1913); nouv. sér., nos 1—2 (1918).

Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, tome VI, nos 3—4 (Juill.—Déc. 1912); tome VII (1913); tomes VIII et IX (1914—1915): Louis Ducros, Jean-Jacques Rousseau; tome X, nos 1—2 (Janv.—Juin 1916).

The Journal of English and Germanic Philology (Urbana, Illinois, U. S. A.), Vol. XVIII (1919), Nr. 1: William Witherle Lawrence, The Play Scene in »Hamlet»; H. L. Creek, Philosophies of Style; Hyder E. Rollins, The Date, Authors, and Contents of »A Handfull of Pleasant Delights»; Gertrude Schoepperle, The Washer of the Ford; A. Le Roy Andrews, Further Influences upon Ibsen's »Peer Gynt» (Contin.); W. Kurrelmeyer, A Contemporary Critique of Schiller's »Räuber»; Arthur Rollins Graves, Simile and Metaphor in the Novels of Alfred Meissner; Aaron Schaffer, The Hebrew Words in Gryphius' »Horribilicribrifax»; Friedrich Bruns, Goethes »Grenzen der Menschheit»; Hermann J. Weigand, Heine's »Buch le Grand»; Reviews and Notes.

Kort Udsigt over det philologisk-historiske Samfunds Virksomhed, Okt. 1894—Okt. 1899 (Jahrg. 41—45, Kopenhagen 1900), Okt. 1899—Okt. 1904 (Jahrg. 46—50, Kopenhagen 1904), Okt. 1904—Okt. 1909 (Jahrg. 51—55, Kopenhagen 1910).

Mnemosyne, nova series, vol. XLVII (1919), partes I—II.

Moderna Språk, Jahrg. XII (1918), Nr. 8—9 (Dez.): N. Otto Heinertz, Realia i våra texteditioner; Theodor Hjelmqvist, Några citat och anspelningar i tyska skoltexter; Gunnar Biller, Några anmärkningar om bruket av t e l; Emil Låftman, Är »le style indirect libre» ett indirekt framställningssätt?; A. Malmstedt und N. Otto Heinertz, »Ich habe nicht schlafen k ö n n e n»; T. Hilding Svartengren, Bort med de flerspråkiga lärartjänsterna!; Y., Fackmän för tyskan även på nybörjarstadiet; usw. — Jahrg. XIII (1919), Nr. 1 (Febr.): E. Herdin, Le style indirect libre (imperfektsanföring); A. Malmstedt, »Ich habe nicht schlafen k ö n n e n», II. — Nr. 2—3 (März): Claës Oldin, Nyfranska *tel* = såsom; Alfred Stenhagen und N. Otto Heinertz, »Ich habe nicht schlafen k ö n n e n»; N. Otto Heinertz, Infinitiver eller icke?; Emil Låftman und E. Herdin, »Le style indirect libre» ännu en gång; usw. — Nr. 4 (April). —

Nr. 5 (Mai): Artur Korlén, Ett byte mellan tyska och historia; usw.

Museum, 26ste Jaarg., Nr. 4—8 (Jan.—Mei 1919).

Språk och Stil, Jahrg. 1918, Nr. 4—5.

Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala förhandlingar 1913—1915: Erik Wellander, Om betydelseutvecklingens lagbundenhet; E. Wessén, Om de starka verbens präteritiparticip i de germanska språken; A. Gabrielson, Sverska läroböcker i engelska under 1700-talet; Wilhelm Wiget, Sprachen und Mundarten in der Schweiz. — Jan. 1916—Dez. 1918.

Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, udgivne af det Philologisk-historiske Samfund, Nr. 66—113 (= Bd XV—XX). Kopenhagen 1905—1918. Darunter sind zu nennen: Nr. 68: Kr. Nyrop, Gaston Paris; Nr. 76: Uffe Birkedal, Komus af Milton; Nr. 81: Kr. Sandfeld-Jensen, Nationalfølelsen og Sproget; Nr. 83: Uffe Birkedal, Prologen til Kanterborg-Historierne af Gotfred Chaucer, paa Dansk; Nr. 87: E. Gigas, Udvalg of spansk Lyrik fra 16de og 17de Aarhundrede; Nr. 90: Uffe Birkedal, Af Chaucers og Langlands Digtning, paa Dansk; Nr. 95: Elisabeth Westergaard, Skotsk Litteratur i det 17de og 18de Aarhundrede indtil Burns's Optræden; Nr. 109: N. Bøgholm, Robert Browning, Ringen og Bogen, en litterær Monografi.

Svensk Humanistisk Tidskrift, Jahrg. II (1918), Nr. 10—12 (Okt.—Dez.); Jahrg. III (1919), Nr. 1 (Jan.): Sp. 28: Erik Trans, Härledningen av *garçon*.

Virittäjä, Jahrg. XXII (1918), Nr. 7—8; Jahrg. XXIII (1919), Nr. 1—2.

Mitteilungen.

Einheimische neue Publikationen: *Edla Freudenthal*, Grundlegendes Lehrbuch der deutschen Sprache nach grammatikalisch geordneter Sprechübungsmethode. I. Heft. 2. Aufl. Helsingfors 1919.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: A. Jeanroy et *A. Långfors*, Chansons inédites tirées du ms. 846 de la Bibliothèque nationale, Arch. roman. II, fasc. 3.